

# L'hymne de la forêt

Conte thérapeutique

Mohamed AYARI

Bordeaux  
2006



*Quand on pense que la culture « psy » a parmi ses ambitions de sortir la personne dite « autiste » de son « silence » et de parer à la « dissociation de sa sensorialité », on reste sceptique tellement - au regard de la parole du malade - ces approches et ces pratiques ne font que l'enclaver et le morceler<sup>1</sup>.*

*Bien évidemment, l'Homme de la ville n'est pas dépourvu de dévouement et de disponibilité. D'autant que la société le paye en nature pour l'inciter à les mobiliser.*

*Mais, autant il brille par sa capacité à dompter le réel et à penser, autant il paraît impuissant face au tarissement de ses potentialités naturelles à panser, réparer, et pacifier.*

*Or, pour sa ré-émergence, celui qui souffre n'aspire qu'à l'émerveillement, à la rêverie et à être reconnu dans sa globalité.*

*Cette moitié du symbolon est dans l'attente de l'autre moitié pour la compléter. Si la tête en béton est incapable d'élaborer ce qui manque, c'est parce qu'elle a rompu avec l'hymne de la forêt.*

---

<sup>1</sup> **Pot d'argile - « autisme »**. Mohamed AYARI. Editions Association Pot d'Argile, ISBN : 2-9521224-5-8, juin 2004.



C'est à l'aube qu'ils préfèrent toujours s'en aller. Ils ont à cœur de ne pas réveiller la nature en sursaut après tant de liens tissés. Les préparatifs s'éternisent mettant à rude épreuve des nerfs fort combatifs mais qui ont besoin de se relâcher. Tout le monde s'active pendant que la vie se retire progressivement aux alentours du géant figuier. Non loin de là, le frêle cerisier orphelin contient sobrement sa tristesse sans broncher.

Chacun puise dans sa pudeur des ressources pour ne pas se laisser déborder. Ils ne laissent pas derrière eux des personnes attachantes mais des choses dont ils sont envoûtés. Ils ne peuvent trahir les confidences de l'automne, rester sourds aux tourmentes de l'hiver, sous-estimer les promesses du printemps et méconnaître les dons de l'été. Leurs esprits sont traversés par le chant d'un moineau, la mélodie d'un ruisseau, l'hymne du vent, le gémissement d'un pêcher.

Les trois grandes tentes sont maintenant pliées. En chargeant des caisses, les hommes sous haute tension usent de taquinerie pour s'en décharger. A mesure que les lieux se vident sous le regard des femmes, l'émotion ne tarde pas à les gagner. Curieusement, les enfants qui observent l'ébullition, songeurs, paraissent comme des témoins détachés.

Arif, lui, croise les visages et les fixe discrètement en mettant à distance ce qu'ils semblent exprimer. Pour

se protéger, il les identifie seulement à travers ce qu'il peut projeter. A ses yeux, les sentiments humains ne s'épaississent qu'au sein de la nature dotée pour les cultiver. Ainsi, lorsqu'il voit sa mère vouer son entière attention à tout ce qui l'entoure sans aucune prévalence, il se dit que tout est sacré. Il confie alors au pied d'un arbre de grosses pierres noircies pour les remercier d'avoir nourri et éclairé d'heureuses veillées.

Les femmes et les enfants partent en premier. Les hommes s'acquittent encore et encore d'autres corvées. Leur gagne-pain dépend de leur réputation à la merci d'une rumeur, toujours assassine qu'elle soit fausse ou fondée. Ils comptent donc avec soin et vigilance les caisses pleines et les caisses vides et tout ce qu'ils viennent par ailleurs de récolter.

Souvent à l'abri de toutes les secousses, les enfants prennent place parmi les plus grands et leurs mères qui cherchent à les rassurer. Le chauffeur, guignol de naissance, a l'habitude d'appivoiser même les bêtes les plus effarouchées. Sa devise est de faire rire même les morts pour prendre sa revanche sur les situations où il voit impuissant les pierres pleurer. Dès qu'il ouvre la bouche, on rit jusqu'aux larmes, ce qui ne fait que l'exciter. Il s'enfonce dans un siège à sa mesure et à son image d'être singulier. Il n'y a pas à l'évidence des mots pour le décrire et encore moins pour le signifier. Il a le visage de certaines imperfections que chacun réprime intérieurement et se fascine de les revoir hors de soi mais à proximité.

L'étrange camion n'est pas de nature à reculer. Il traverse les époques, les cultures, les divers espaces inhospitaliers. Au fil du temps, il perd beaucoup en ferraille, pour gagner une âme d'aventurier. Il fonce donc sur le chemin zigzagant et poussiéreux pour

rejoindre la route principale, là où parmi ses semblables il peut enfin rivaliser.

Rarement distraite, Vivante a le regard inquiet. Elle sillonne l'horizon sans relâche lorsque leur élan est sèchement stoppé. L'imposante machine a brusquement le souffle coupé. Un cavalier vient de surgir avec autorité. Sa voix ferme et résonnante est si familière qu'ils se trouvent tous à la fois troublés et intrigués. Un silence profond s'impose en signe de respect. Arif se lève, enjambe tout ce qu'il y a sur son passage et saute sur la selle avec l'aide de longs bras qui l'accueillent, soulagés.

Arif fait, à cet instant, un saut en apparence banal, mais oh combien unique quant à ses portées. Un saut qui l'arrache définitivement au monde des quatre saisons pour le rendre à l'univers de la forêt.

Les regards de Vivante et ceux de son père Chahim échangent longuement et s'éclipsent apaisés. Pour eux, aucun saut n'échappe à la volonté de Dieu, s'agissant du saut de la destinée.

Et pendant que le cheval disparaît dans la verdure, le camion s'engage sur la route avec la ferme intention de la dévorer. Son capitaine se berce alors sur La Vague du Vent, sa mélodie préférée. Derrière, personne ne résiste à la chanson de L'Unique le Sourd, ainsi nommé. Les gens du voyage se contentent des petites joies immédiates car ils connaissent bien le prix des attentes angoissées. D'un horizon à un autre, aux couleurs des saisons, ils enterrent et déterrent aussi bien du bonheur que du chagrin tellement ils sont mêlés.

Alors qu'ils s'éloignent, les souvenirs s'approchent et Vivante est submergée. Elle ne rassemble ses esprits que pour les laisser s'évader. Elle se

revoit au milieu de l'aile droite de la tente, vide, sur le point d'accoucher. Son cœur, lui, ne désarme jamais ; rempli de foi en celui qui veille constamment sur le solitaire pour le réconforter. Au retour de son mari tard la nuit, la nouvelle court et la tente est vite débordée. La mère et son enfant apparaissent aussitôt comme de vrais miraculés. S'agissant des mauvais esprits, les avis sont divers et variés. Pour les chasser, chacun use de son remède et abuse du mystère pour le valider. Vivante, sceptique et courtoise, affiche son penchant pour les herbes savoureuses même lorsqu'elles brûlent abondamment au risque de l'étouffer.

Vivante voit son enfant comme une partie d'elle-même qui ne se détache que pour être mieux regardée. Elle passe donc ses jours et aussi l'essentiel de ses nuits à reparcourir ses traits. Pour le masser, elle n'utilise que ce qui est précieux à commencer par le don de l'olivier. Chaque brin de son corps est à ses yeux plus grand que toutes les immensités. Elle se plaît à l'entendre respirer. Elle s'émerveille de ses éclats de rires comme elle panique devant ses pleurs inexplicables. Au delà du lien, ce qui lui importe c'est l'intensité. Pour elle, une mère doit sans relâche se surpasser. Elle reste alerte même quand il s'endort paisiblement, l'air comblé. On imagine sa réaction face à tout ce qui peut détourner son attention et la dissiper.

Un coup de frein brutal interrompt la rêverie de Vivante et la rappelle à la réalité. Les galops en revanche donnent à la mémoire d'Arif des ailes pour voler. S'il y a un aspect propre au monde des quatre saisons, c'est bien sa complexité. C'est à cause d'elle qu'il est contraint de renvoyer à un moment un visage étrange, et c'est grâce à elle qu'il ré-émerge un jour pour mieux se retrouver.

Les premières saisons de sa vie ont pour couleur l'inconscience et l'insouciance, loin de ce que les adultes autour de lui peuvent endurer. Leurs soucis constants, leurs colères qui couvent se dissipent à la vue de leurs enfants mais continuent à les miner. Ils noient leur fatigue dans des rires très toniques et des humeurs joyeuses dont ils sont eux-mêmes par moments étonnés. C'est qu'ils puisent leur énergie dans une source intarissable au-delà de toute matérialité. Les enfants étant la prunelle de leurs yeux, ils tiennent donc à la vue pour se rassurer.

Le monde des quatre saisons ne s'appréhende ni du dedans ni du dehors, ni de loin et certainement pas de proximité. Pour comprendre ses lois, il faut au moins les avoir tétées. A la base, il y a un pacte immuable fort implicite auquel on adhère même sans se prononcer. C'est l'équivalent d'un réceptacle où chacun dépose son adhésion sincère même peu éclairée. A tout moment, on y puise des Signifiants Pacificateurs pour s'apaiser et se fortifier. Ce pot d'argile traverse le temps de familiers à familiers. Son pays natal demeure pour toujours l'univers de la forêt. Chez les gens des quatre saisons, on retrouve aussi à son égard gratitude et respect. Mais comme ils voyagent sans cesse, le pot d'argile se fragilise à force d'être secoué.

Les femmes qui sont avant tout des mères, sont plus aptes à réparer. Réparer c'est forcément rééquilibrer. Elles assurent une vitale douceur de vivre et incitent les hommes à suer. Leurs journées commencent et finissent dans l'obscurité. Au fond, aucune place n'est enviable ou enviée. Le masculin et le féminin s'évitent et évitent de se questionner. Une trêve intemporelle qui jouit de la pleine réciprocité. Les plus vulnérables trébuchent ce qui leur donne le temps de suspendre l'action, une occasion rare pour

méditer. Ils s'interrogent alors sur le sens immédiat du pacte sacré. Mais en général, tous les ruisseaux convergent vers l'unique rivière sans savoir si elle suit son cours sans dévier. Et dire que pour eux tout çà est à l'antipode de l'attentisme et de la fatalité.



D'une saison à une autre, les souvenirs portent sur les nouvelles découvertes car aucun voyage ne ressemble à un autre au départ comme à l'arrivée. Quand ils retrouvent les mêmes lieux, à peine ils déchargent leurs affaires que les tentes sont aussitôt plantées. Arif, lui, a tout le temps devant lui pour se poser. Il a hâte de s'acquitter d'un rituel secret. Autant son père s'inquiète, autant sa mère est rassurée. C'est elle qui lui ouvre le cœur sur ce qui est de nature à l'émerveiller.

Il palpe avec le regard chaque grappe, chaque rameau, vibre au frémissement du feuillage sensible et enivré. Il reçoit comme don des odeurs, des saveurs, des couleurs qui exaltent sa profonde sensorialité. Il tend à son tour aux branches qui l'accueillent avec enthousiasme de fidèles poignées. Il offre à la nature qui l'enchant des yeux éblouis et des oreilles enchantées.

Pendant ce temps, les tracassés sont pour les adultes et les aînés. Chaque saison promet des joies et des soucis et chaque lieu a sa façon d'être hospitalier. Il leur arrive de s'activer longtemps à la nuit tombée. Ils s'assurent que le sol peut résister au ruissellement des pluies et que l'endroit a les épaules solides pour les jours ventés. Arif sait qu'il peut quoi qu'il arrive compter sur une épaisse cousue-main pour se réchauffer. Sans compter sur leurs grands éclats de

rires, leurs énormes farces qui sont pour lui matière à rêvasser.

Autant les adultes marquent des différences entre de bonnes et de mauvaises saisons, autant pour Arif la nature est capable à tout moment de l'émerveiller. Il lui jure alors secrètement un immuable respect, amour et fidélité. Elle est à ses yeux la source de toutes les sources, le fondement de toute fiabilité. Il y puise de la force pour fortifier son élan, de la clairvoyance pour peser ses pas, de l'harmonie pour forger une pensée. Face aux humains, il apparaît peu sensible aux valeurs communes qu'ils prétendent partager. Il traque sans relâche ce qui les distingue dans leur rapport à la nature pour les départager. Ainsi, on l'entend maudire un geste méprisant à l'égard d'un animal, et on le voit vénérer un simple regard compatissant pour une plante fanée. C'est que dans ses heureuses et malheureuses errances, la nature lui fait don de ses yeux pour pouvoir voyager dans le monde des quatre saisons et percer les mystères de l'univers de la forêt. Ces yeux lui permettent aussi de se regarder.

Sa mère met des mois et des mois pour lui faire une place dans sa tête, et d'autres mois encore pour le porter. Battant sans cesse, son cœur, lui, résiste à l'accouchement de peur de s'en séparer. Elle l'attend pour grandir ensemble, de faire front dans l'espoir de se réinventer.

L'attente est à la fois paisible et agitée. C'est que la naissance pour tous les membres du clan est de loin la plus belle preuve que le ciel ne peut les oublier. Ils accueillent donc l'enfant et sa mère avec les fruits des quatre saisons et les dons de la forêt.

Le prénom du petit prophète ne marque pas seulement l'empreinte immuable de la religion à travers la religiosité. Il permet aussi d'honorer la mémoire de tous ceux qui le portent, cimente ainsi les liens de sens et assure la continuité. Ce prénom ne pèse pas, bien que chargé. Tout naturellement, on réserve un regard indulgent au prénommé. Inconsciemment, en revanche, les attentes et les espoirs peuvent être démesurés. Malgré la distance qui les sépare, tous les membres du clan veillent, chacun à sa façon, pour que le petit prophète ait une vie propice à une grande destinée.

Dans le monde des quatre saisons, ce sont surtout les femmes qui se chargent de prévenir, de supporter et de déminer. Les hommes, quant à eux, perdent patience de temps à autre à force d'encaisser. Mais tous traversent les épreuves persuadés qu'ils sont par la grâce de Dieu toujours préservés.

Pour eux, les enfants relèvent de la sphère sacrée. Ils voient dans le bonheur qu'ils procurent les signes de la bienveillante divinité. Lorsque de rudes tâches prenantes les arrachent à la prunelle de leurs yeux, ils les confient sans crainte à l'ombre d'un arbre lequel s'honore d'une telle fiabilité. Le sein maternel est ainsi soutenu par le sein de la nature toujours disposée à allaiter. Le petit prophète tête donc aux bonnes sources sans connaître de privations et on se prive pour le protéger.

La règle est de ne pas laisser transparaître les effets de ce qu'on peut endurer. Les hommes sont bien évidemment dressés pour ne pas gémir et pleurnicher. Dans leur tête, l'homme ne rime pas avec fragilité. Avec leurs tensions intérieures qui couvent, l'incendie menace leur monde ce qui incite les femmes à débroussailler. On devine alors que dans ce

contexte les berceaux, même entre de bonnes mains, peuvent connaître des balancements brusques ou peu rythmés.

Vivante n'oublie pas que dans l'univers de la forêt il y a un consensus implicite qui fixe les priorités. Les diabolons les plus sanguins finissent dans un pot d'argile pour être pacifiés. Loin de l'univers de son enfance, Vivante ne tarde pas à pétrir une argile qui s'accommode de toutes les saisons, de la plus extrême à la plus tempérée. Elle apprend avec l'absence, avec l'éloignement, avec la solitude, avec tant de déchirements et de déprimés dont elle garde par fierté et pudeur le secret. Elle tisse au fil du temps de sa propre substance d'autres liens, des liens qui échappent à une commune sensorialité. Des liens de sens qui permettent à l'errant, même quand il perd le nord, de garder la trace du chemin qui mène à la forêt. Et si le monde des quatre saisons reste debout c'est parce que ses errants voyageurs gardent les pieds sur la même terre et puisent dans les mêmes racines que les gerbes de blé.

Pour l'extérieur, les gens des quatre saisons intriguent beaucoup et demeurent énigmatiques par leur singularité. Alors que leur rude combat est palpable, leur motivation reste voilée. Personne ne comprend pourquoi des gens tissent de leurs propres mains les ficelles d'un monde incertain qui risquent par moments de les étrangler. Mais personne n'imagine que ce nouveau monde qu'ils créent les arrache à un chaos intérieur sur le point de les balayer. Les gens de la forêt leur expriment soutien et compassion, en tant que témoins avisés. Ils les admirent pour avoir évité de fausses routes pourtant très empruntées. Dans le même temps, ils ont le vertige de les voir grimper un sentier solitaire à l'évidence périlleux pour quiconque s'obstine à le ravitailler. Leur joie est

alors intense le jour où le petit prophète se trouve parmi eux, signe de l'émergence d'un monde miraculé. Vivante est heureuse d'avoir du bonheur à partager. Pour rassurer sa famille, elle ne trouve pas meilleur messenger. Le petit prophète fait ses premiers pas dans l'univers de la forêt.



La forêt ne dévoile pas aisément ses mystères au premier étranger. Mais elle ne cherche pas à apparaître comme un univers inhospitalier. Elle offre alors quelques repères à celui enclin à la respecter.

La famille de Vivante est très réputée. Non pas pour des prestiges transmis ou pour des richesses illimitées. La forêt n'honore jamais ce qui a rapport à l'éphémère et à la futilité. Seuls comptent ceux sur qui elle peut compter.

Il y a tout d'abord Assil qui la parcourt par tous les temps sans se lasser. Il va jusqu'à démolir ses sabots pour faire entendre son besoin de trotter. Darra, la généreuse nourricière, tombe malade lorsqu'on oublie de la téter. Hiba est tout simplement un don de fertilité. Elle a honte d'apparaître sous un visage endurci et desséché. Wassil témoigne à lui seul du sacrifice extrême, celui de donner jusqu'à se vider. Chahim et Chahima, les grands parents maternels du petit prophète, s'enracinent sur les hauteurs se servant de la montagne rouge comme bouclier. Ils ont donc pour famille un cheval, une vache, une terre et un olivier. Mais tout ce qui les entoure est aussi proche et aussi familier.

Leurs valeurs se fondent sur le don de soi dans la réciprocité. Ils forment un tronc compact aux bran-

ches solides et peu ramifiées. Leur attente vis à vis de l'extérieur est violemment réprimée. C'est à leur démesure qu'on peut reconnaître leur conception de l'amour propre et de la fierté. Par tous les temps et en toutes circonstances, c'est en eux-mêmes qu'ils viennent tout puiser. Dans cet univers, il y a de singuliers rapports entre soi et l'altérité. C'est l'hymne de la forêt.

Dans le monde des quatre saisons, en revanche, même l'immuable est fortement questionné. On bouscule certaines évidences et on ne se bouscule plus pour parler de la vérité au singulier. Les points de vue ont tendance à se différencier. Dans ce contexte, la devise est plutôt le don pour soi, même lorsqu'on fait acte de donner. C'est qu'en créant ce monde on ne songe pas d'emblée à un idéal mais à sa peau qu'il faut sauver. Tel un bateau qui navigue toujours, ils se contentent de savourer leur liberté d'errer. Au fond, avoir les pieds sur terre n'est pas si naturel et aisé. Il faut pouvoir s'accepter pour pouvoir s'enraciner.

Le petit prophète, lui, n'a pas le regard conditionné. Il va toujours à la rencontre de la nature avec le même élan, émerveillé. Pendant quelques semaines, la forêt ne recule devant rien pour le sublimer. Loin d'atténuer le bonheur des quatre saisons, elle ne fait que le consolider. Il s'imagine alors la nature sans frontières, à l'abri des contraintes, un don absolu béni et préservé. Il fait tellement corps avec la splendeur qui l'entoure qu'il sent jaillir en lui grandeur et pureté.

Quand il voit Chahim et Chahima se fondre dans la terre qui les habite, parler avec les bêtes, murmurer aux plantes naissantes, défier la grêle et le vent, le petit prophète est fasciné. Cette communion le com-

ble au point de finir un jour par permettre à des tourmentes qui couvent d'émerger.

Les visages du monde des quatre saisons se dévoilent au rythme de ses pas dans la forêt. Mais comme la patience et la retenue de Vivante sont les composantes essentielles de son sang, il adopte une pensée sobriété. Il ajourne son combat intérieur pour d'autres lieux plus appropriés. En attendant, il renforce ses réserves, puise dans tous les merveilleux instants qui s'offrent à lui, s'éclaire de chaque jour et rêve avec chaque veillée.

Chahim et Chahima le gavent d'attentions, d'amour, d'offrandes et de festivités. Il est vrai que sa présence balaie leurs craintes, ils se sentent comme délivrés. Ils captent ses gestes, observent discrètement ses attitudes, s'exaltent à ses remarques et se réjouissent de chaque signe de maturité.

Impitoyable, le jour du départ ne peut reculer. Heureusement, Darra, Wassil et Hiba sont prévoyants quand il s'agit d'un événement particulier. Vivante et les siens ne quittent jamais leurs pensées. Assil s'avance fièrement, très chargé. Il a pour mission de galoper avec la carriole jusqu'aux abords de la ville mais sans s'y aventurer.

Et lorsque les sabots résonnent sur la route principale, la séparation n'engendre aucune tristesse, elle promet des retrouvailles, elle a le goût de la continuité.

Dès son arrivée, le petit prophète est accueilli avec une joie intense et aussi et surtout des regards vifs constamment braqués. Il ressent comme de l'attente à son égard et une énigmatique curiosité. Il ne panique pas mais réalise qu'il ne peut rester indifférent tellement il s'estime interpellé. Sa mère

est une lionne qui devient féroce quand elle le voit contrarié. Le monde des quatre saisons est prévenu et il le sait. Sans aller jusqu'à l'affrontement, sa tête bouillonne de sérieux scénarios pour répliquer. C'est qu'il pense qu'on cherche à le tester. Ça l'offense même s'il ignore les raisons et qu'il ne connaît pas de sentiment de vulnérabilité. A l'évidence, il veut se bagarrer. Sa mère paraît imperturbable, presque étrangement consentante face à un monde sidéré.

C'est une situation inédite dans un monde où les faces à faces sont toujours redoutés. Il est de coutume d'ailleurs de prévenir les conflits et de les désamorcer. Cette fois, ils se trouvent face à l'imprévisible et face à l'aléatoire où le fragile équilibre peut à tout moment basculer. Quand ils pensent que le principal protagoniste si tenace est à peine né !

Les gens des quatre saisons sont très lucides, ils ne se mesurent plus aux gens de la forêt. Leurs imperfections deviennent avec les épreuves du temps leurs meilleures alliées. Elles alimentent leur humour à la couleur du sang pour soulager les tensions qui les minent et leur permettent ainsi de se relâcher. Au cours de leurs voyages, ils escaladent différentes hauteurs et il leur arrive de trébucher. De leurs mésaventures, petites et grandes, rien n'échappe aux oreilles de la forêt. Si bien que lorsqu'un regard mystérieux les interpelle, ils y voient immédiatement le dévoilement d'un secret.

Depuis son retour, le petit prophète est bien loin des préoccupations de son âge, aspiré par ce qui lui est jusque là étranger.

Vivante et son mari s'efforcent comme d'habitude de ne pas laisser transparaître la rudesse du quotidien, de peur que leur enfant n'en soit éclaboussé. Son

père, surtout, se fie à son silence serein, la preuve pour lui qu'il est épargné. Sa mère, en revanche, se demande s'il n'est pas maintenant en mesure d'entendre silencieusement certaines souffrances et de les déceler. Elle garde pour elle le fruit de son intuition, d'autant que certains aspects de leur relation relèvent d'une dimension cachée.

Le petit prophète a de plus en plus le regard perçant et les oreilles dressées. Il a recours aux mimiques, et à certains gestes dosés. Sa bouche divorce définitivement avec les mots pendant qu'il scelle avec le silence un pacte secret. Il a conscience que les émotions qui lui parlent se passent des mots et que les mots sont toujours de trop dans les situations extrêmes quand il est sidéré ou émerveillé. Et dans un face à face, il note que son silence agace et fait parler. Il en est donc comblé.

L'irritation des adultes laisse planer des doutes sur la consistance de leur monde, bien évidemment par contraste avec l'univers de la forêt. Son imagination, du coup, n'a plus de limites quand il pense à ceux qu'il se doit de protéger. Il leur décrypte chaque trait du visage, pèse leurs mots, interprète leurs soupirs et veille sur d'éventuelles nuisances qui peuvent se tramer. Il s'épuise à maintenir une garde permanente à la bonne distance entre les siens et ce qui peut les menacer. Dans sa tête en herbe, il laisse pousser aussi bien les plus extravagantes que les plus plausibles réalités. Il passe son temps à les traquer partout où ils les entendent respirer.

Bien souvent, celui qui cherche ardemment finit par trouver. Il s'accommode de ce qu'il trouve oubliant même ce qui est recherché.

Le petit prophète entend un jour un mot lui revenir à l'oreille comme une trouvaille inespérée. La fissure, le mot le plus redouté et le plus familier. On reconnaît la fissure à travers des plaintes pour mimer une souffrance diffuse, compréhensible et partagée. Des douleurs extrêmes qui visitent fréquemment la tête en l'attaquant de face à l'irrégulière pour la terrasser. Personne ne peut livrer bataille dans un tel combat en étant désarmé. Quand survient la fissure, on perd le bon et le mauvais sens, la vision s'assombrit, l'élan s'évanouit, l'horizon est figé. Les hommes finissent - contraints et forcés - par recourir à de fines écharpes pour rassembler leur tête morcelée. Les femmes résistent de front ceinturé par un foulard multicolore qui préserve leur gaieté.

Si chacun a toujours son remède pour résister finalement à la fissure, c'est qu'elle lui revient de sa propre intériorité.

La fissure maintient les esprits alertes et les vigilances tenaces et par conséquent incite les oreilles à écouter. Du coup, même les douleurs les plus profondes émergent, le signe que des obstacles sont levés. Pour parler, il faut avoir l'assurance d'être écouté. Pour écouter, il faut pouvoir partager. Pour partager, il faut être le naufragé qui survit et qui acquiert la force de témoigner.

Lors de ses premiers pas dans la forêt, le petit prophète perçoit le lourd fardeau des contraintes naturelles qui viennent en permanence la joncher. Il ignore cependant comment les gens parviennent au fil du temps à s'en décharger. Néanmoins, il garde en mémoire le regard de Chahima qui, en un clin d'œil, peut tout diagnostiquer. Elle donne du sens réparateur à un signifiant qui se noie dans un magma d'insignifiés. Elle sait mieux que personne qu'il faut

du temps, beaucoup de temps avant que le cordon entre Vivante et son fils ne soit coupé. Lors d'une veillée, elle remarque sa mine terne, son air songeur, ses gestes hésitants et une tristesse qui s'empare de ses yeux inquiets. Au lieu de l'envoûter de douceur, elle préfère l'endurcir dans l'argile de la forêt. Elle lui dit qu'il est un homme maintenant grâce à Dieu, qu'il doit veiller sur sa mère et les siens, pour qu'elle puisse enfin avoir un sommeil apaisé.

Son malaise se dissipe à l'instant mais il est fortement secoué. Il se voit projeté malgré lui dans la sphère de la maturité. Il est bien loin de s'interroger sur ce qu'il peut perdre et sur ce qu'il peut gagner.

Pendant que sa mère s'active à préparer des galettes, accroupi devant son nez comme pour mieux veiller sur elle, il est persuadé que les gens de la forêt savent mieux se prémunir de la fissure alors que le monde des quatre saisons demeure la proie de ses effets. Quoi qu'il en soit, tant que sa mère lui paraît à l'abri de la fissure, sa conscience naissante peut dormir en paix. Une conscience qui rime essentiellement avec affectivité. Si le sort des moins proches l'indiffère un peu, c'est uniquement parce qu'il est encore épargné par le remord et la culpabilité. Au fond, dans son vécu, humanité est synonyme de proximité.



A l'aube d'une journée d'hiver, le monde se réveille en sursaut par le déchaînement d'une nature en colère qui risque de tout balayer. Les hommes se déchaînent à leur tour pour mettre à l'abri les caisses en bois, tous les outils de leur gagne-pain et se tiennent prêts pour riposter. Ils attendent, la peur au

ventre, que la lumière du jour leur annonce l'ampleur de la malédiction qui vient de les frapper. D'habitude, ils le savent, aucune orange ne peut résister à une pluie aussi torrentielle et à un vent aussi acharné. Les gens de la ville ne mangent pas les oranges qui tombent alors qu'elles ne sont même pas abîmées. Elles leur rappellent tant de personnes par terre qu'ils ne veulent plus ramasser. Ils ne gardent pas la tête haute par fierté mais par peur d'être un jour à leur tour piétinés. C'est le sort de tous ceux qui tournent le dos à la forêt.

Le petit prophète reste sans mots face à la désolation des adultes, aussi petits que lui, accablés. Il pleut violemment dehors et plus violemment encore dans les tentes, toutes inondées. Les femmes s'agglutinent dans un coin du grand hangar et se servent des sacs de provisions pour s'accouder. Les enfants sont bien sûr les premiers à s'y abriter.

Vivante, au cœur pourtant sobre, fond discrètement en larmes comme une digue qui finit par céder. Son ange gardien réalise que la fissure n'attaque pas toujours de front comme à l'accoutumée. Il mesure encore plus l'épaisseur des propos de sa grand-mère et pèse mieux le poids du verbe veiller.

La nature reste la meilleure messagère de la forêt. Les gens des quatre saisons sont rappelés. Ils doivent appréhender la vie comme une globalité. Une tête ne tient que par sa force et sa fragilité. Quand bien même ce qui émerveille peut aussi sidérer.

Le petit prophète s'avoue incapable de consoler. Il n'a plus de visage pour regarder. Et pendant qu'il se résout à puiser dans un regard intérieur, son message est confié. Abkam est né.

Depuis son voyage dans l'univers de la forêt, on s'habitue progressivement à son silence inquisiteur, offensif et attentionné. C'est un silence vivant, parlant, qui donne l'occasion aux autres de réagir, de penser et d'associer. Après la tempête, son silence est vécu comme du retrait. Il apparaît hermétique, inaccessible, peu enthousiaste pour échanger. Cependant, il est encore plus interrogatif, plus questionnant et force la curiosité. Les gens manifestent un élan intrigué. Ils veulent comprendre pourquoi il devient Abkam, autrement dit sans mots et apparemment sans autres langages familiers. Ils observent toutefois que son silence n'est pas un comportement de façade, une attitude passagère, le caprice futile d'un contrarié. Il y a de la profondeur dans ce silence et ils se montrent avides de la cerner. Ils resserrent les rangs autour de lui mais, connaissant son sacré caractère, sans l'étouffer.

Abkam porte sur ses petites épaules les tracasseries de ceux qui l'entourent, et même leurs malheurs jusque là invisibles ne peuvent plus lui échapper. Ses yeux et ses oreilles prennent de l'avance sur ses bras et ses jambes, et sa tête peine à rééquilibrer. Vivante ne s'affole pas, tempore, confiante par nature face à tout ce qui peut l'accabler. Elle ne doute pas qu'à un moment ou à un autre Abkam puise par lui-même dans leur lien et dans sa fiabilité. Pour l'instant, il demeure inconsolable et ce qu'il découvre au fil du temps est loin de le consoler.

Les gens des quatre saisons ne sont pas des attentistes et dans le même temps l'état de leur monde apparaît comme l'accomplissement fatal d'une éprouvante destinée. Ils paient trop cher leur profonde aspiration à une relative liberté. Ils sont comme des poissons qui se débattent pour échapper aux mailles des filets. Leur combat ne connaît pas de

répit car ceux qui viennent à la pêche sont toujours affamés.

Le père d'Abkam est très soucieux au sujet du silence de son fils, il n'arrive pas à le décrypter. Il vient même à regretter leurs échanges tendus juste après son retour de l'univers de la forêt. Face à un père qui questionne, le fils sort - contraint et forcé - de son silence et lâche des paroles plus grandes que lui de nature à dérouter. L'adulte hausse le ton, l'enfant s'entête et aucun ne veut céder. Un silence de cimetière se propose comme médiateur un bon moment avant d'être sèchement récusé. Le père tient à avoir le dernier mot et n'imagine pas les effets. Piégés par un imprévisible duel sans issue, ils se mettent tous les deux à bégayer. Ils sont surpris aussi bien l'un que l'autre, secoués et dépassés. Ils reprennent leur souffle comme deux gamins qui courent vainement derrière des paris osés.

Le père sait qu'il a besoin de voir grandir à ses cotés un homme capable le jour venu de montrer ses griffes au monde des quatre saisons pour s'y affirmer. Son fils, lui, voit qu'il a beaucoup à perdre en sortant de son silence qu'à gagner. Il se rassure à l'idée qu'avec sa mère sa parole n'a même pas besoin d'être verbalisée.

Dans ce rapport père-fils, il y a de la complexité. Non pas que leurs liens soient moins intenses mais c'est que le moindre nuage s'avère tenace à dissiper. Lorsque Abkam revoit cet instant de bégaiement contagieux, il a le regard, non pas grave, mais amusé. Malgré son âge, il pressent le bien-fondé de certains malentendus permanents comme des comptes - structurants - à régler.

Il observe cependant que Vivante et Chahima à elles seules maintiennent entre le monde de l'une et l'univers de l'autre des règles d'unité. Les hommes des quatre saisons, en revanche, peinent à assurer la continuité. Aux yeux de Chahim et de ses semblables, ils demeurent suspects. On ne s'aventure pas à créer un nouveau monde si on a une inébranlable foi dans la forêt. Il y va du devenir de leur univers que de rester fermes et de veiller. Pour eux, partir c'est trahir à jamais. Entre ces deux espèces d'hommes, un fossé se creuse, ce qui n'empêche pas les femmes d'un côté et de l'autre de l'enjamber. Il revient un jour aux enfants de réduire ou d'élargir ce fossé, au risque de s'y enterrer. On comprend alors pourquoi le plus coûteux pour eux n'est pas d'élaborer une parole mais de la divulguer.

Lorsque Abkam paraît sans mots, intérieurement les mots s'agitent et aspirent à voler. En attendant de déplier leurs ailes, des paroles irrépressibles continuent de guetter.

Dans l'attente, le monde des quatre saisons n'est pas dépourvu de petites joies qui apaisent, réparent, ressourcent et aident à germer.



A la sortie d'une longue saison qui marque les esprits, le temps a tendance à avaler non sans mal le jour pour se désaltérer enfin de sa sueur à la nuit tombée. La douceur aidant, on s'agglutine à l'entrée des tentes pour de prometteuses veillées. Alors que les adultes s'écroulent, les enfants se posent heureux de se laisser emporter. Toutes les têtes, grandes et petites, sont remplies d'histoires, de rois et de reines, de destins tantôt lumineux tantôt tragiques, sans

oublier bien évidemment des contes de fées. Ce sont les seules histoires qui chargent chaque tête sans jamais lui peser.

En ces moments, chacun se découvre un don propre pour conter. Mais secrètement au fond de tous les cœurs, c'est toujours Oncle Lumière qui finit par triompher. Oncle Lumière est une véritable force de la nature que même les forces de la nature ne peuvent ni abattre ni dompter. Sculpté à son image, la nature ne le prive ni de ses dons ni de sa loyauté. Avec les humains, son sort est depuis bien longtemps scellé. Pour beaucoup, il est évident que l'image du bougre sans cervelle lui est destinée. Dans un monde d'une diabolique hiérarchie, l'aîné a quoi qu'il arrive le dernier mot, et la valeur de la parole a le poids de la richesse vulgairement exhibée. A la tête se tiennent les grosses têtes gonflées du pouvoir d'ordonner et de rabaisser. A des niveaux divers s'agrippent les exécuteurs des basses œuvres, les mouchards et tous les clous rouillés. Sommés par de tels commandements immuables, les plus immunisés n'échappent pas aux infections et même les plus rebelles ont le choix entre périr ou ramper.

On invente un monde pour fuir l'injustice et on finit par la réinventer. Sacrée humanité.

Oncle Lumière s'accommode de l'ombre sachant ce qu'il risque s'il se hasarde ne serait-ce qu'à la limite d'une supposée clarté. Mais lorsque les yeux des enfants brillent, il retrouve enfin la lumière et sa langue est déliée. Et le spectacle est saisissant à l'entendre et à le voir conter. Tout le monde est émerveillé.

Mais les cyniques ne sont jamais à court de malveillantes idées. Pour lui dénier sa parole d'adulte, ils

vantent son don de conter. Sous-entendu, il n'y a que les enfants pour croire à ses contes de fées.

Abkam se demande pourquoi quelqu'un à la parole d'enfant fait tant parler. Et il ne voit pas la réponse surgir de ce tas de muscle muet.

Le monde des quatre saisons tourne grâce à deux mains de fer que commande une tête d'acier. L'Héritier, de son prénom, hérite d'un physique tellement ingrat qu'il le rend singulier. Très petit, il a le visage du diable incarné. Lorsqu'il fixe du regard un chien dur, il jette l'éponge sans répliquer. Et Dieu sait qu'on dresse les chiens surtout pour répliquer. Lorsqu'ils sentent sa venue proche, les hommes s'activent encore et encore et se mettent à suer. Mais l'Héritier se dit un homme d'honneur et aussi de respect. A l'approche d'une tente, il tousse fort pour s'annoncer. Il met les femmes frivoles dans un état, toutes excitées. On raconte que sa légende il ne l'a pas héritée. A l'heure de la fameuse décolonisation, il voit les uns et les autres se pourchasser. Comme il n'en veut à personne, il préfère quand à lui chasser. Et comme il ne ressemble qu'à lui-même, il ne se dérange pas pour n'importe quel gibier.

Epaulé seulement par la nuit, il rapte une femme au nez et à la barbe d'une famille entière tellement surprise qu'elle se trouve paralysée. Malheur à celle qui ose le narguer. Des années durant, chacun s'imagine le revoir au détour d'un chemin, décapité. Mais comme il le dit lui-même, Dieu n'appelle auprès de lui que les pieux qui l'écoutent, les êtres aimés. Il se contente alors de l'amour de la belle en se réservant pour plus tard une bonne action pour se purifier.

Chahim ne s'oppose pas au retour de l'Héritier dans la forêt mais seulement dans un cercueil pour y être enterré. Il constate avec amertume que ce qui relève à ses yeux du sacrilège se raconte ailleurs comme une épopée.

L'Héritier, en effet, assure qu'il est plus sain d'obéir à sa nature humaine et de ne pas la contrarier. Il cite pour preuve, parmi d'autres, le bonheur de la raptée. Il est vrai qu'après sa mère c'est la seule qu'Abkam sent proche, serviable et dévouée.

Les paradoxes des visions des adultes sont tels, qu'il entend sa tête se fissurer. Il entend encore le même Héritier lui conseiller d'apprendre à faire travailler sa tête car il y a toujours des ânes pour les corvées. Ce qui fait dire à Oncle Lumière qu'on peut parfois perdre la tête, alors qu'avec quatre pattes on ne risque pas vraiment de trébucher. D'ailleurs, ajoute-t-il avec le même humour, une recette doit être accessible et confirmée. Il cite celle qui rend sa noblesse à la figue, à l'olive, à l'amande, au blé dur et au lait caillé. Sans aller jusqu'à dire que ce qui vient de la ville est forcément suspect.

A l'évidence, Oncle Lumière reste pour beaucoup un enfant-conteur parce qu'il n'est pas homme à trancher. Il échangerait bien pour quatre pattes ses deux pieds constamment écartelés.

Mais dans son Quotidien, Oncle Lumière n'apparaît pas hésitant et se montre parfois même très décidé. Ainsi, pour gérer la fatigue et supporter certaines journées continues, il temporise comme il dit et récupère sans s'arrêter. Il avale sa ratatouille et lorsque ses premiers ronflements retentissent, les autres sont à peine posés. Pour lui, la sieste c'est sacré.

Même si son père revient de la tombe à ce moment, il doit patienter.

On ne l'entend donc presque jamais. Ni gémir, ni se plaindre, ni - comme certains - mettre en scène des souffrances ritualisées. Des maux dont rares les parties du corps qui en sont épargnées. Pour traverser continuellement les saisons, les pieds, les jambes, les mains, les bras, les épaules, le dos, surtout le dos, doivent endurer. Après des signaux incessants, ils crient leurs dernières paroles avant de s'écrouler. Abkam a du mal à s'imaginer et à comprendre une tête qui se vide, des yeux qui sont assombris, une âme à bout de souffle, un cœur qui saigne, une vie brûlée.

Ces souffrances lui sont hermétiques d'autant qu'Oncle Lumière soutient qu'aucune fatigue physique ne peut à elle seule les générer.

Oncle Lumière parle donc, peu mais il parle, et comme il est enfant ses paroles résonnent comme des vérités. Il précise même que les mots des maux sont déguisés. Du mensonge et de l'hypocrisie catalysent des peurs qui produisent des blessures que le monde des quatre saisons ne peut plus panser. Ce monde perd son élan premier. Sans son âme de naissance, son idéal est sacrifié.

Vivante a beaucoup d'affection pour Oncle Lumière et son mari aussi, mais sans aller jusqu'à le crier. Ils le protègent beaucoup de sa naïveté. Selon eux, il va rester célibataire car toutes les femmes sont rusées. Un homme doit être comme un piment rouge prêt à piquer. Oncle Lumière est plutôt un poivron vert prêt à être farci à souhait.

Là encore, Abkam est sonné par de telles nuances, ne saisit pas ce qui s'apparente à de l'humour et ce

qui relève du vrai. Il se souvient qu'en écoutant Chahim et Chahima, il est amené le plus souvent à lire l'implicite, entendre le sous-jacent, cherchant sans cesse à dévoiler. Dans le monde des quatre saisons, il n'y a pas de métaphores subjectives. Crûs, les mots l'empêchent d'associer.

Comme il ne se reconnaît ni dans un piment rouge piquant ni dans un poivron vert fade, il cherche vainement où il est, ce qu'il est.

Lorsque Chahima lui dit que l'homme est celui qui aligne des perles, il mesure à quel point est important l'acte de parler. Il prend conscience du poids des mots, de chaque mot, sans les hiérarchiser.

Les gens des quatre saisons n'ont qu'une envie, grimper. Leur seul but est de garantir à leurs enfants une relative sécurité. Au sommet de l'échelle, on peut reconnaître l'Héritier. En bas, tout à fait en bas, des traces de sang de tous ceux qui passent leur vie à chuter. Les gens de la forêt ne privilégient aucun sens sur les autres, pas même la verticalité. Pour les apprivoiser, tous, il faut mobiliser son entière sensorialité.

Du monde des uns à l'univers des autres, les mots reflètent les paradoxes et mesurent les fossés.



Abkam hérite de sens aigus, alertes, et, grâce à son environnement proche, coordonnés. Les antagonismes qui l'assomment de jour en jour dépriment sa pensée. Il juge le monde des adultes peu crédible pour l'aider à les comprendre et à les surmonter.

Ce sont ces mêmes adultes, d'ailleurs, qui alimentent des paradoxes, pour se donner des ailes sans pour autant se prémunir de ce qui peut les brûler. Le plus énigmatique, c'est leur assurance profonde, tellement naturelle qu'on y voit de la fatalité. C'est que cette assurance leur donne le sentiment intime que leurs enfants sont quoi qu'il arrive à l'abri des tourmentes qui fissurent leur tête et des tempêtes dont leur monde est de temps à autre frappé.

Cet état de cœur et d'esprit ne les rend pas aveugles face aux épreuves de la réalité.

Celui qui se désaltère avec eux dans le même pot d'argile ne serait-ce qu'un fragment de vie, fait vite le tour de leurs imperfections et des passions humaines qui ne manquent pas de les animer. Dans le même temps, il mesure à quel point leur simple paisible bonheur est l'émanation d'une foi - sans grand savoir, sans artifices - pétrie exclusivement de leurs pures intentionnalités.

Ils projettent donc cette énorme paix intérieure pour que leur monde, nouveau, soit pacifié. Loin de leur univers - le premier et également le dernier -, dans leur sang coulent toujours les lois de la forêt. Et ils rêvent de les honorer.

Même si le quotidien dément souvent leurs espérances, leur afflige des concessions, secoue leurs valeurs, il ne vient jamais à bout de leur sens de l'honneur et de la réciprocité. Ils en sont persuadés. Le plus effrayant pour eux c'est de douter. Douter signifie se perdre, ne plus exister. Autant habiter la peau du supposé traître le temps de se racheter. Un traître demeure toujours un familier. C'est parce qu'il est familier qu'il n'est pas pardonné. Celui qui doute, lui, est d'une autre sphère, celle de l'étrangeté. Peut-

être même celle de l'inquiétante étrangeté. On murmure que les vertueux n'ont pas le courage de s'aventurer. L'Héritier va jusqu'à dire ce que personne n'ose répéter. Mais lui c'est un fou, dans le sens de l'univers de la forêt. Parce qu'il a un temps le mal de mer, il brûle toutes ses barques pour ne plus naviguer.

Jamais les gens des quatre saisons n'osent affronter les gens de la forêt. Leurs liens questionnent fortement leur vie mais permettent aussi de la préserver. Les femmes sont les garantes du maintien de cet équilibre vital dans la durée. La plus lourde tâche que les hommes n'ont ni la force ni le tact pour l'assumer.

Quand on pense que l'émergente tête d'Abkam est traversée par les fils de cette toile d'araignée, on n'est pas surpris de voir ses pensées prises au piège et capturées. Il lui reste alors le regard pour décrypter. Mais Vivante laisse rarement transparaître ce qu'elle peut éprouver. Il lui est donc bien difficile des fois de connaître et de partager son intériorité. Surtout quand il constate que son ventre ne cesse de gonfler. Bien avisée, elle le rassure et écarte tout danger. Il comprend que bientôt un petit frère ou une petite sœur va lui tenir compagnie et l'épauler. Il déborde de joie et d'enthousiasme à l'idée d'accueillir plus petit que lui, mais il a aussi le sentiment confus de quelqu'un qui se sent bousculé. Certes, il aime la complicité mais il a des tracas qui occupent sa tête, des soucis grands pour un nouveau-né.

En attendant l'heureux événement, il baisse la garde sur lui-même et il réserve sa protection à sa mère et sa petite sœur bien-aimées. Il est dans l'attente d'une petite sœur car il a besoin d'une confidente pour lui garder ses secrets.

Le printemps est maintenant maître à bord d'une verte immensité. Les corps se posent, les esprits se reposent et la nature étale toutes ses promesses pour de belles récoltes d'été. Le monde des quatre saisons récupère et respire à pleins poumons pendant quelques journées.

Après un long et rigoureux hiver, les tentes méritent qu'on les appelle les résistantes pour les sacrifices prouvés. C'est le moment d'entendre leurs plaintes et de leur faire don de ce que les fines mains savent tisser. Il faut les embellir à souhait. Sans elles, le goût du voyage et l'amour des saisons ne peuvent se rencontrer. C'est grâce à elles qu'un nouveau monde vit, même imparfait.

C'est à l'aube, comme toujours, que le destin vient frapper. Vivante est entre la vie et la mort, se bat comme une tigresse contre un mal coutumier. Tout le monde accourt comme des poules affolées. D'habitude, plus c'est mystérieux et plus ils deviennent tous des experts pour diagnostiquer. Les femmes dites vieilles et qui ne sont que plus matures tiennent en haleine les hommes à distance, agglutinés. Elles risquent gros, le silence est donc leur meilleur conseiller. Elles connaissent les maladies et les remèdes, croient en Dieu et en sa volonté. Elles rappellent que même le prophète est mort et que personne n'échappe à son heure lorsqu'elle vient sonner. Avec elles, même le sceptique - et elles ne rencontrent jamais de sceptique - est rassasié. Leur dernière trouvaille se nomme la Mauvaise, une chose qui vient de nulle part, et qu'on reconnaît uniquement à sa force de frappe inégalée. Dès qu'elle surgit, même un dromadaire succombe terrassé. Et personne n'ignore ce qu'un dromadaire peut endurer.

Avant que les nerfs ne lâchent, elles lâchent ce que même une oreille de marbre ne peut écouter. Vivante est sauvée mais elle vient d'éjecter. Un mot plus terrifiant que le signifié. Une grossesse qui avorte est vécue forcément comme une grossesse non désirée.

Même vivante, Vivante n'est plus Vivante et elle chute jusqu'à sombrer. Une tristesse et un abattement prennent en tenaille le monde des quatre saisons aux tripes collabées.

Abkam se sent impuissant de réparer et de consoler. Lui-même inconsolable, le chagrin le ronge ainsi qu'une étrange culpabilité. Il passe beaucoup de temps à errer ; dans les champs et dans ses pensées. Son regard perd son étincelle, s'attarde sur des brindilles sèches, des herbes piétinées. L'émerveillement s'efface devant des émotions sans ardeur, des images ternes, des souvenirs sombres, des horizons figés.

Vivante fait violence à sa propre douleur pour l'extirper. Elle sait que le monde des quatre saisons voit la vie à travers son regard et elle n'a pas l'habitude de le détourner. Elle se mord la langue, écrase la braise avec sa chair et prie Dieu pour qu'il l'aide à panser. Elle secoue son corps affaibli, balaie les résidus de l'aube noire et chasse sans ménagement la moindre trace du doute qui compromet.

Les nuisances du monde des quatre saisons sont mortifères et Vivante fait le serment de se battre pour les enrayer. Elle vient de faire don de son sang et elle attend que chacun paie de sa personne pour que leur rêve initial ne soit pas enterré.

Elle imagine déjà de grandes vagues déferler. Elle ne tient pas à voir ce qu'elle a de cher éclaboussé. Et voilà Abkam en route vers l'univers de la forêt.

Pendant le voyage, sa tête ne tient plus sur ses épaules tellement elle ne cesse de divaguer. Dans son intérieur, un volcan s'éveille, il risque d'éjecter.

Il n'a plus cette intuition naturelle de la durée. A un moment, la vieille Traction quitte en sursaut la route goudronnée. Vito est italien faut-il le préciser. Lui aussi est un rescapé. C'est lui qui fournit le carburant pour que le monde des quatre saisons puisse rouler. Il aime à la folie le beurre traditionnel, l'argent du beurre et tout ce qui est sucré. Son fond, Dieu seul le connaît. Comme tous ceux de son espèce, c'est un artiste né. La comédie est son principal métier. Il attendrit même les pierres et il est le seul à détendre la mâchoire de l'Héritier. Autant le pendre que de lui saper sa bonne humeur ou de le contraindre à avoir les mains liées.

Le père d'Abkam sait qu'avec Vito la joie renaît. Dans le même temps, face au drame de Vivante et les siens, il est le seul homme à pleurer. On raconte même que chez ces gens là, les enfants sont sacrés. De quoi semer le doute dans bien des certitudes autour du semblable, du proche, du rassurant, de l'inquiétant et du non-familier.

Vito fonce dans la nature et sa nature est lâchée. Abkam se détend, il n'est plus aussi fermé. Tous les chemins sont étroits car la verdure est accueillante mais ne tient pas à s'effacer. C'est à l'homme de s'adapter. A chaque fois, l'un s'écarte pour que l'autre puisse passer. Le temps de se reconnaître et de se saluer. Des enfants, des femmes, des hommes, des bêtes, dans leur univers, celui de la forêt.

Vito jubile, quand la voiture semble agoniser. Les lois de la forêt ont raison de ce tas de ferraille, le signe qu'il y a des limites à l'hospitalité.

La colère pourtant réelle de l'Italien fait rire les passants et même Abkam finit par craquer. Son père se réjouit de réentendre ses rires profonds même passagers.

Abkam sort de la cage et va à pied à la découverte de ce qui reste du trajet. Il se détache des autres, presse le pas comme s'il est aspiré. Ses yeux percent les branches courtoises, ses pieds esquivent les herbes épaisses, jusqu'à ce qu'un talus surgît à proximité. Apparaît Chahim, son bâton légendaire à la main, comme un géant qu'épaule le ciel pour veiller sur la forêt. De longues embrassades après tant de tempêtes et leurs grands effets.

Tout le monde s'active, Chahima doit s'impatienter. Sans cesse à la tâche, elle tourne comme la terre parce qu'elle ne peut pas s'arrêter.

Elle arrache au sol Abkam avec ses grands bras, le met sous ses ailes protectrices comme s'il n'est pas encore définitivement à l'abri du danger.

Avec Chahima, il n'y pas de place ni pour les protocoles ni pour les futiles civilités. C'est autour du four traditionnel qu'ils sont tous conviés. Pour menu, ils ont de fines galettes, des olives vertes et noires confies, du fromage, de l'huile d'olive dont elle ne confie à personne le soin de trier, de presser et de distiller.

Vito est heureux dans cette atmosphère mais il est fort intimidé. Il croise furtivement le regard de Chahim sans le fixer. Chahima le dévisage, secouant la tête dans tous les sens, souriant de sa frivolité.

Chahim rappelle à l'ordre deux coqs fiers et peu discrets. Il faut bien un petit festin le soir en l'honneur de ses enfants, Abkam, son père, et Vito qu'il a

depuis longtemps adopté. Chahim dit qu'il n'aime que les êtres à l'âme légère qui forcent le cœur sans passer par le cortex, peu importe s'ils viennent de Malte n'a qu'un Œil ou du même verger. C'est à ça qu'on reconnaît la grandeur des gens de la forêt.

Le lendemain, Vito doit repartir comme un âne le jour du marché. Heureusement que sa voiture, une vraie hystérique, vient de se calmer. Chahim et Chahima estiment que tout visiteur a droit ainsi que sa famille aux dons de la forêt.

Le père d'Abkam repart confiant et son fils resserre ses nerfs pour encore le rassurer.



Dans la forêt, on a coutume d'accompagner les premiers rayons de lumière sans traîner. Tous ceux qui peuplent cet univers ont hâte de se retrouver. Leur vie dépend de leur capacité à se serrer les coudes sans ressentiment et dans la continuité. L'arbre, l'animal et l'homme sont solidaires pour une seule et même destinée. Ils périssent si l'un d'eux disparaît.

Chaque jour apporte des attentes, les unes accessibles, les autres démesurées. Pour les satisfaire toutes, il faut faire preuve de patience et de sérénité. Pour embellir au mieux, certaines branches demandent qu'on les décharge un peu pour renouer avec une certaine légèreté. Un arbuste frêle et sans élan réclame à la source de l'eau et aux bêtes de l'engrais. Certains coins de parcelles apparemment peu fructueux revendiquent des soins parce qu'ils regorgent de dons illimités. La terre n'est que richesses pourvu qu'on défriche, qu'on laboure, qu'on sème et qu'on

laisse chaque grossesse aller paisiblement à son terme avant de récolter.

Abkam comprend qu'on ne fait jamais assez pour la forêt. La forêt est en eux et ils sont dans la forêt. Ses besoins sont leur priorité.

Il veille à son tour sur cette communion avec fierté. Il cultive son regard, affine ses oreilles et endure son toucher. Il met à contribution tout son être, de la tête aux pieds.

Et quand la forêt semble s'assouplir, il n'empêche plus ses douleurs d'émerger.

Au début, ce sont des chaleurs intenses qui l'envahissent entièrement au point de le déborder. Progressivement, il se sent crispé. Une tension extrême se cristallise au niveau de la peau, un essoufflement l'étouffe, un vertige non violent mais diffus s'empare de sa tête, le coup de grâce pour l'achever.

Chahim dit toujours que tant que la tête est là, le corps peut encaisser. Un jour Chahima ajoute, tant que la tête n'est pas la première à abdiquer. Chahim saisit bien évidemment ce qu'elle veut signifier. Les tâches qui leur incombent sont très dures, mais au fil du temps elles sont toutes comprises et habilement exécutées. Avec la fatigue physique, la tête et le corps s'écoutent et s'entendent et leurs querelles ne sont ni imprévisibles ni redoutées. L'accoutumance désamorce les conflits, atténue les tensions, même si une situation d'impasse n'est jamais écartée. Justement, dans cet univers, lorsque les têtes ruminent à vide ce n'est pas sous le poids des corps épuisés. C'est parce que des soucis constants venus d'ailleurs ne les quittent jamais. Ils leur pressentent mauvais jour à chaque matin et ils les attendent au coucher. Ils ont beau être solides et patients, ils souffrent de

l'absence et de la séparation depuis que le monde des quatre saisons est né. Chez eux, la fissure est très profonde, il faut de vrais terriens pour la localiser.

Le fondement de la fissure est commun à tous. Chez Abkam, il se distingue par son ampleur et sa précocité. Autour de lui, les regards compatissants s'efforcent de ne pas s'éteindre pour pouvoir le porter. Ils voient et du coup se revoient dans ce qui remonte à la surface, fragile, devenue le siège de combats acharnés. Les effets sont impressionnants et instantanés. La peau se transforme en une armature rugueuse, une frontière qui se dresse entre un intérieur qui se mure et un extérieur désarçonné. Le drame est ritualisé. Abkam se tord de douleur, gémit, tourne dans un sens puis dans un autre, se retourne dans tous les sens, pleure continuellement dans une même basse tonalité. Le souffle ne s'éteint qu'au bout du bout de la nuit lorsque l'épuisement vient l'arracher.

A un moment, on décide de faire concession à la ville non sans avoir longtemps hésité. Le médecin, bien que méticuleux, conscient des limites de ses remèdes, improvise quant aux causes qu'il veut incriminer. Tantôt il parle d'empoisonnement, tantôt de grandes contrariétés. Chahima voit rouge surtout lorsqu'il affiche des silences et certains regards suspects. Chahim n'a pas du temps à perdre avec la ville et ses esprits bétonnés. D'habitude, lorsqu'on se blesse dans la forêt et ses alentours, qu'on soit habitant ou voyageur, le remède est forcément à proximité.

Pour faire partie de l'univers de la forêt, il faut sans cesse partir à la chasse du nouveau pour pouvoir créer et recréer. On doit regarder, observer,

écouter, sentir, toucher, palper, et de tact et de patience constamment oser. Un jour, Chahima est de retour de l'une de ses riches traversées. Une plante l'intrigue par sa couleur et surtout par son toucher. Elle la trouve très caressante, apaisante, et la Calmante est ainsi baptisée.

Le soir, ils allongent Abkam, l'enveloppent d'un fin tissu de soie et se servent de la Calmante pour le soulager. Lentement, le feu qui brûle sous la peau s'atténue, finit par moments par s'éteindre mais continue à couvrir. La frayeur qui colonise sa tête recule, parfois même pourchassée. Il retrouve de la force, rassure Chahim et Chahima qu'il est réellement vivifié. L'apaisement mutuel tient souvent à une étincelle qu'on capte à temps et qu'on réussit à faire partager.

Pendant de longs fragments de jours et surtout de nuits, la Calmante aide à pacifier une souffrance commune qui loge dans l'âme la moins armée. Maintenant Abkam a la Calmante dans la peau, une peau pensée. Il se sent plus proche encore de la forêt. Son esprit s'ouvre au savoir et à la connaissance de cet univers et non pas par une simple curiosité.

Cette fois, le printemps résiste et ne veut pas céder. A un moment, il perd le soutien des précoces pêcheurs. Une forte chaleur inattendue le déloge sans ménagement, mais heureusement pour lui de courte durée. Toutes les saisons supportent mal les intimidations de leur commun rival, l'été. Ici, chacun sait pourquoi il est à ce point jalouxé. Bien sûr, l'hiver, le printemps et l'automne sont des piliers. Mais la nature sait ce qu'elle doit plus particulièrement à l'été. Il assure beaucoup de récoltes, garantit leurs authentiques saveurs, leurs réelles couleurs, leur

ultime maturité. Grâce à son alliance avec le soleil, il est synonyme de fiabilité.

L'hiver est un rancunier. Il conteste - parfois même violemment - cette prévalence qu'il juge infondée. Il estime qu'il a avec la source de la vie un pacte sacré. Il attend une juste reconnaissance de la part des divers mondes et plus particulièrement de l'univers de la forêt. Insistant, il se manifeste profitant des querelles entre le printemps et l'été. Il s'installe ainsi non sans arrogance forçant la main de l'hospitalité.

Chahima n'oublie pas la tempête dans le monde de Vivante et ses grands effets. Elle lui réserve donc un accueil glacé. Chahim, lui, regarde loin comme toujours, il se résoud donc à pardonner. Il invite l'hiver pour méditer ensemble sur la place des différends dans leur destin commun autour de chaudes veillées. Le Kanoune rougissant de braises est un don majeur de la forêt. C'est un appel à la rencontre dans la paix.

Abkam est conscient de toute l'attention dont il est sujet. C'est autour de lui maintenant que la vie est organisée.

Dès que sa douleur le revisite, ils accourent, l'entourent et sont cloués. Une fois le soulagement se manifeste, il se libèrent pour les tâches urgentes dont il faut s'acquitter. Il s'imagine alors le centre d'un univers, le plus beau des univers, celui de la forêt. Progressivement, son silence perd de son ampleur devant un plus fort désir d'échanger et de partager. Chahim et Chahima sont à l'affût de ses petites perles qui les réjouissent au point de les faire rêvasser. En ces moments, ils voient en lui un futur gardien de la forêt. Pour l'instant, il doit finir par purifier son intérieur des sentiments négatifs et des noires

pensées. A mesure que le petit prophète ré-émerge vibrant avec ce qui l'entoure, Abkam s'efface devant son irrésistible élan vers tout ce qui tient compagnie au ciel et à la terre, sous le regard bienveillant des oliviers. Le petit prophète ne revient pas pour demeurer Abkam, en retrait. Il doit questionner afin de savoir, de connaître chaque tronc, chaque espèce et de comprendre pourquoi ils sont ramifiés.

Il garde en mémoire son départ du monde des quatre saisons, pourchassé. Par la fissure qui frappe sans mot, pour que personne ne se croit épargné. Mais c'est grâce au silence étrangement inquiétant d'Abkam qu'elle est réellement questionnée. Elle peut anéantir des mondes est des univers, tant qu'elle n'est pas traquée et démasquée. Tant qu'elle garde un pied dans l'univers de Chahim et de Chahima, elle est pour l'éternité. Son histoire et celle de cet univers sont trop intriquées. Et la fissure continue à sévir tant qu'elles ne sont pas démêlées.

Le petit prophète suggère donc à Abkam d'adopter un silence moins solennel au profit d'une sobre disponibilité. C'est à Arif maintenant d'œuvrer.



Au quotidien, Chahim parcourt l'univers sans se lasser. Pour secourir une branche que le vent malmène, venir en aide à un petit chemin envahi par des flaques et qui attend d'être désengorgé. Pendant ce temps, des herbes rebelles tiennent en tenailles un arbuste au point de l'étrangler. Il faut donc tenir compte aussi bien de l'élan des unes que du besoin de l'autre de se délivrer. Arif observe minutieusement ce savant dosage sur lequel repose l'équilibre de la forêt. Pour faire ses premiers pas de savant en herbe,

il commence tout d'abord par se familiariser. Patiemment, il restaure un nid, éclaire le trajet d'une tortue, fête les multiples éclosions, tend la main chaleureusement à tous les rameaux hospitaliers. Arif et Chahim n'ont pas besoin à l'évidence de mots pour se parler. L'un et l'autre savent intuitivement que la transmission d'un tel savoir passe par l'exemplarité.

Des apprentis, Chahim en rencontre par devoir de nécessité. Des patients et des frivoles, des esprits qui se concentrent et d'autres qui se dissipent, des sobres et des apprentis sorciers. Ils finissent tous, chacun selon son rythme, par comprendre cet univers, ses apparents mystères et secrets. Celui qui s'y adapte - sans effraction ni fracas - est tout naturellement adopté.

Chahim n'oublie pas les téméraires qui s'entêtent même lorsqu'ils butent et qu'ils ont le nez courbé. Ils ont besoin de grandes gifles pour admettre qu'on ne dompte pas de force la forêt.

La nuit surprend le soleil qui se dérobe derrière la grande colline sans avoir le temps de les saluer. Sur le chemin du retour, ils surprennent le chien à l'allure d'un fauve sur le point de griffer. Chahim s'étonne de cet air trop prédateur pour lequel il n'est pas dressé. Il croit le connaître et il est surpris par cet instinct qui vient d'émerger. Il se concentre sur un amas d'herbes jaunies, et découvre un lièvre gisant blessé. Il l'entoure de gestes et de regards protecteurs ramenant fermement le chien à un coupable honteux la tête baissée. Arif se trouve face à l'inattendu, à l'imprévisible, le propre même de l'univers de la forêt. Il voit sur le visage de Chahim une certaine gravité. Lui sait que tous ceux qu'on pourchasse dans d'autres lieux et aux alentours,

c'est toujours ici qu'ils trouvent secours et hospitalité.

Ftila, l'Endurante, n'est jamais avare de lumière pour éclairer. Elle permet à Chahima d'enchaîner des séquences appropriées. De l'eau chaude, des herbes, du tissu et beaucoup de soin pour parer à toute infection et pour aider à cicatriser.

Pansé, le lièvre n'est plus effrayé. Arif l'enveloppe d'une couverture, sa tête paraît confiante et soulagée.

Tout le monde observe un silence comme intrigués par cet animal, d'habitude sur ses gardes, et qui se laisse rapidement apprivoiser. Arif parie même qu'un jour très proche, il peut devenir un familier.

Pour Chahim et Chahima, dans leur univers il ne peut y avoir une ligne de partage absolue entre un familier et un non-familier. Car tout familier se trouve à un moment un inconnu en quête de se révéler. Il n'appartient pas aux gens de décréter, de distinguer, de rejeter et d'honorer. Seule la forêt peut révéler. Chacun ressent, seul, le moment où il y est à son aise, enfin adopté. Avant ce moment, c'est lui-même qui peut ne pas s'accepter. S'accepter en communion avec la forêt.

Dans la philosophie de Chahima, il y a la marque de l'absence, de la séparation, et leurs effets. Elle dit alors qu'une rose n'embellit que sur sa terre, la terre où elle doit germer. Déracinée, elle ne retrouve jamais son authentique splendeur, elle reste fanée. Il est vrai que lorsque Chahima parle de terre, terre signifie forêt. Sa maison n'est ainsi qu'un grain de la terre, de la forêt.

Et elle s'arrête rarement quand elle est lancée. Elle se demande si le lièvre reste lièvre après avoir été longtemps un familier. S'il reste en vie, c'est grâce à sa méfiance innée. Que devient-elle quand il est domestiqué ? Et non sans humour, Chahim se demande si le lièvre, dépourvu un temps de cet instinct, ne va-t-il pas le reconquérir pour mieux se le réapproprier. Il pressent alors que la forêt peut l'aider à se trouver pour la première fois pacifié. Car jusque là, il ne fait que courir avec l'instinct qu'il est pourchassé.

Trouver, se trouver, pourchassé, pacifié. Arif se demande si c'est du lièvre ou de lui qu'on est en train de parler.

Son histoire et celle du lièvre ont des similitudes à partager. Il se prend pour le lièvre, sans hésiter. Tous les deux s'estiment blessés et pourchassés. La forêt les accueille pour les panser. Ici, ils peuvent prendre confiance, perdre leur méfiance et mieux se retrouver. Cet univers est le lieu idéal pour devenir un être pacifié.

Arif s'identifie au lièvre au point de l'humaniser. Ils sont proches par une coïncidence qu'il traduit en un destin partagé. Ainsi, le lièvre devient Aniss, un signifiant qu'il doit malgré lui porter et peut-être même assumer.

Dès lors, Chahim et Chahima se réjouissent de voir Arif heureux, enthousiaste, pour ce qu'il vit comme une réelle complicité.

Par un matin qui s'annonce beau et que quelques nuages contrarient, Aniss s'éloigne de la maison l'œil vif mais l'air insouciant, joyeux de sautiller. Arif veille avec attention et interrogation, ses yeux surveillent pendant que sa tête s'emploie à penser.

Un chien surgit, leur coupe le chemin et continue son élan sans s'attarder. Aniss se fige un peu, reste alerte mais sans paniquer. Arif médite silencieusement ce qu'il vient d'observer. Dans la forêt, des surprises il y en a à chaque pas, il suffit de sentir, de regarder, d'écouter, de se préparer. Et après coup, de conter.

Un chien se promène apparemment sans but prédéterminé. Il croise le chemin d'un lièvre et il ne va pas à sa chasse puisqu'il ne montre pas qu'il est pourchassé. Comme si le persécuteur n'existe que dans un rapport à celui qui habite la peau d'un persécuté.

Arif ressent un souvenir qui le submerge l'amenant à faire un saut dans un récent passé. Il se revoit en difficulté à protéger sa mère, avec un sentiment d'impuissance qui l'abat en l'absence de quelqu'un à qui lui faire partager. C'est donc de la solitude face à ce qui le ronge intérieurement qu'il est effrayé.

Il se demande alors si la panique d'Aniss n'est pas davantage conséquente à sa solitude dans la peur, qu'à la peur elle-même d'être pourchassé. Son raisonnement lui convient et le satisfait. L'attention qu'il porte à Aniss et sa présence lui paraît un devoir justifié. Maintenant, il ne s'estime plus comme une charge pour l'univers de la forêt. Chahima dit bien que la forêt n'est immense que parce que chaque brindille peut l'étoffer.

De jour en jour Aniss agrandit le champ de sa curiosité. Selon Arif, il est vraiment avide de faire la connaissance de toute la forêt. Et servant de guide sur les traces de Chahim, il galope dans la connaissance sans compter. Entre lui et Aniss des langages se créent. On y trouve le regard, surtout le regard, des gestes, des mimiques, des silences et, énigma-

tique que ça puisse paraître, de l'alphabet. C'est que Arif n'est pas pour les règles extérieures à son univers qui viennent le freiner. Il interprète, projette, se projette, sans limites d'autant qu'à aucun moment il est contrarié.

Chahim se montre gratifiant et disponible mais sans prendre place dans ce petit univers qu'Arif et Aniss font naître entre rêverie et réalité. Il les rassure par son regard protecteur en les imaginant en paix.

A chaque fois que Chahim et Chahima procèdent à des implorations à voix basse, leurs mots, leurs attitudes et leurs expressions évoquent la paix. Arif remarque l'absence des comportements solennels et démonstratifs que le monde des quatre saisons a tendance à ritualiser. Dans la forêt, il est question d'une paix intérieure qu'on ressent à travers ses effets. Arif fouille dans son fond intérieur à la recherche de cette singulière sérénité. Il retrouve surtout un fragile sentiment de sécurité. Il n'est pas encore consciemment habité par cette instance dont Chahim dit que sa présence apaise son âme, purifie son cœur, tellement est unique sa fiabilité. C'est bien elle qui porte la forêt.

Il reste à Arif à avancer encore et encore dans l'univers du savoir et de la connaissance, mais il peut se dire que pour comprendre les fondements de cet univers, il a assurément la clef.

Ici, on ne s'accroche pas à son propre petit univers dans la mesure où il est l'émanation même de l'univers de la forêt. Les humains, les bêtes, les arbres, les ruisseaux et tout ce qui les entoure se doivent - par une nécessité vitale - d'être solidaires aussi bien pour résister aux tempêtes que pour semer et récolter.

Si Arif et Aniss ont l'ambition d'appartenir à cet univers, ils doivent saisir ses symboles fondateurs, les décrypter et s'en imprégner. Chahim et Chahima sont là pour les guider.

Chahima a un beau châle brodé. Dès qu'elle le pose, Aniss s'en empare comme une enveloppe pour rêvasser. De sa coquille paisible, il contrôle les préparatifs pour la veillée. C'est qu'il est un grand gourmet. Il partage avec Arif le goût des plats raffinés. Chahima ne croît pas ses yeux quand il s'approche du plat familial et choisit le côté d'Arif pour goûter. Aniss a droit à des bains chauds dans une grande bassine sous les regards des chats manifestement remontés. Il est le complice d'Arif et son protégé. Beaucoup ne peuvent que le jalouser.

Dans la forêt, on fait des sacrifices pour celui qui, d'une façon ou d'une autre, assume à son tour le devoir de se sacrifier.

Chahim ne tranche pas entre la nature rebelle d'Aniss et son actuelle docilité. Il ne cherche ni à s'en réjouir ni à s'en inquiéter. En revanche, il prie pour qu'il le retrouve toujours au lever. Grâce à lui, les neurones d'Arif sont en pleine activité. Il voit Chahima répondre aux besoins d'Aniss, sans mots, comme s'ils se comprennent tout naturellement de façon spontanée. A ses yeux, Aniss éprouve de la gratitude par son regard, là où certains dans le monde des quatre saisons ont besoin d'abuser des mots et de gesticuler. A son sujet, il rapporte de temps à autre qu'il est dans tel endroit heureux en train de rêver ou de méditer.

De telles interrogations le laissent très songeur, perplexe, mais l'incitent à creuser. A quoi servent les perles, se demande-t-il, si le silence permet finale-

ment de communiquer. Etre silencieux ou garder le silence ne doit pas donc peser. Alors que sortir de son silence est très risqué.

Lorsqu'on désigne l'animal par Bakma, on signifie clairement qu'il faut le ménager. Sous-entendu qu'il n'a pas le verbe pour protester.

Abkam, lui, voit dans son silence des raisons pour intriguer et inquiéter. Sous-entendu qu'il peut un jour retrouver les mots et riposter.

En dehors même du silence d'Abkam, dans le monde des quatre saisons le silence est synonyme de secret. Il y a donc la hantise qu'il soit un jour dévoilé. Le silencieux, quand à lui, voit dans les mots le risque de trahir l'intime et le risque de se vider.

Arif prend conscience de l'aisance de son esprit à mesure qu'il se fond dans l'univers de la forêt. Il est surpris de sa capacité à appréhender la complexité.

Ce qu'on nomme ici bon sens naturel, passe ailleurs pour une brillante précocité. Bien souvent, le dit précoce se trouve sans élan car le poids de l'image finit par le figer. Dans la forêt, en revanche, les obstacles font partie de la vie, ils ne freinent pas l'esprit mais servent justement à le libérer. Arif déploie donc ses ailes pour voler.



L'univers de la forêt incarne des valeurs universelles, intemporelles qui s'enracinent là où la sagesse des hommes tient à les honorer.

A chaque fois que cet univers rencontre des esprits restreints, il se rétrécit comme un rêve contrarié.

A un moment où les mirages de la ville déracinent les plus tenaces, ici et là des Chahim et des Chahima de différentes couleurs et de diverses coutumes résistent pour maintenir la vie dans leur univers et le préserver. Ils veillent avec toute l'abnégation transmise et le savoir légué.

Les contraintes de la nature sont parfois féroces et les dégâts parfois au-delà des limites des gens de la forêt. Pourtant, leurs rapports réciproques respirent la loyauté. C'est ce qui explique le sommeil profond, réparateur, et le réveil dans la sérénité. C'est ce qui permet à ces gens de contenir leurs petits et grands soucis et de les affronter.

Sur le monde extérieur, Chahim et les siens ont leurs idées. Elles ne sont ni très mouvantes ni très arrêtées. Lorsque des nouvelles d'ailleurs leur parviennent, ils les broient, les mastiquent longuement avant de les digérer. Ils les assimilent donc mais se gardent bien de les accommoder. Ce n'est pas avec des friandises qu'ils ont l'habitude de subsister. D'ailleurs, en règle générale, le mélange n'est pas leur fort, ils rejettent les greffes et bannissent les apprentis sorciers. Chez eux, il y a les galettes d'orge et les galettes de blé.

Quand Chahim scrute l'horizon, il pressent du danger. Il couve une angoisse de l'imprévisible et s'interdit de la faire partager. Son univers ne les dote pas d'un flair qui capte et déjoue ce qui se trame bien loin dans les têtes bétonnées. Il a donc conscience qu'ils ont besoin d'un esprit pour flairer, prévenir, alerter et déjouer. Il leur manque ainsi un Nadir de la forêt.

Pour Chahim, Nadir ne peut être un proche qui revient - car partir c'est trahir - et certainement pas

un non-familier. Pour une telle tâche, un étranger à leur univers même avec un désir sincère reste suspect. Et malgré l'impasse, il est confiant car Dieu veille sur la forêt.

Un jour, le cheval vient de finir fièrement ses derniers galops lorsque Arif retrouve la forêt. Chahima l'accueille comme le futur écolier. Quant à Chahim, c'est pour d'autres attentes qu'il vient de le chercher. Pour ce qui est à ses yeux l'immuable essentiel, l'école de la ville dispense un savoir superficiel et plaqué. Grâce à Arif, il va pouvoir mesurer ses limites et évaluer ses supposés bien-fondés.

C'est à travers la ville et ses nuisances que Chahim juge l'école et ce qu'elle prétend apporter. Pendant longtemps, il la voit comme une sorcière qui envoûte les enfants pour les rapter. Sur le plan du lien, du pacte et de la transmission, elle est synonyme de rupture, de renoncement et de discontinuité. Ceux qui sortent de son ventre, il les connaît. Leurs actes et leurs paroles attestent qu'ils ne respirent pas l'air de la forêt. Ils ne la visitent que dans l'intention de la convoiter.

Pour l'instant, Arif continue à puiser dans son univers d'authentiques ressources pour penser. Chahim tient surtout à ce qu'il consolide et préserve pour toujours sa capacité à s'émerveiller.

Arif porte fièrement les attentes silencieuses du monde des quatre saisons et bien d'espoirs de l'univers de la forêt.

Ses pas laissent maintenant des traces partout, il devient un familier. L'intérieur lui livre depuis longtemps ses grands secrets. Il se dit qu'il est temps de découvrir aussi les alentours et la vie à côté. Ses pieds s'allongent et le voici au-delà des abords de la

forêt. Il reconnaît le même ciel, presque la même terre avec de curieuses nouveautés. Ses yeux sont aspirés par d'autres manières d'embellir, de fleurir et de cultiver. Ses sens sont secoués. Plongé un moment dans la mélodie d'un écoulement d'eau irriguante, ses oreilles s'arrachent par une voix d'une fascinante étrangeté.

Chahim parle à l'occasion de Nino, cet autre Italien, ivre de nostalgie, artiste terrien et irrémédiablement paumé. Pour aider son champ de vignes à vibrer avec ses racines, il lui chante des opéras pour l'exalter. D'habitude, les grappes se bousculent et lui tendent l'ivresse pour l'ovationner. Cette fois, sous le regard d'un inconnu, elles restent à distance pour qu'il reste dans la verticalité.

Arif s'émerveille, heureux de faire la connaissance d'un paumé. Il l'entend murmurer des mots chantonnants comme pour le saluer. Il parle de Chahim mais Arif ne comprend pas ce qu'il veut raconter. Cependant, le simple fait d'évoquer Chahim le rend familier, plus précisément non étranger. Arif vénère son grand père et sacralise le souffle de la nature qui est l'hymne de la forêt. Celui qui le chante est forcément un familier. Pourtant, Nino ne compte pas parmi les gens de la forêt. Il vit aux frontières d'un univers qu'il peut, aux yeux d'Arif, lui aussi honorer.

Ce n'est pas la première fois qu'Arif s'interroge sur la marginalité. A commencer par la sienne à un moment donné. Il a en tête Oncle Lumière et des attitudes obscures qui nourrissent la suspicion et la méfiance dont même les mouchérons ne sont pas épargnés.

Nino est à l'évidence un terrien, au propre et au figuré. Il se persuade sûrement qu'avec tout ce qu'il

apporte à la nature, ses excès sont pardonnés. Son champ de vignes fait partie de sa famille, il applaudit les pas de tous ses pieds. Les mauvaises herbes savent qu'il est bien armé.

C'est un obsessionnel né. Ses raisins ne peuvent être comparés, de table ou à distiller. Patient et passionné. A chaque saison, c'est le soleil en personne qui se déplace pour le bénir et Nino se met à vendanger.

Tonneau parmi les tonneaux, il n'a plus le choix qu'entre implorer ou exploser. Du coup, il ne choisit pas pour, dit-il, ne pas crever.

La famille de Nino a toujours droit aux dons de la forêt. Chahim et Chahima ont à leur tour droit aux premières cerises de la part du paumé.

Arif a du mal à comprendre ce qui les éloigne au fond, quand à chaque fois il est témoin d'une telle proximité.



A l'approche du jour attendu, chez beaucoup d'enfants l'excitation grandit car l'école ne peut que les intriguer. Arif ne manifeste ni indifférence ni enthousiasme quand Chahim et Chahima restent alertes face à un intrus aussi conquérant à deux pas de la forêt. Ils ne sont pourtant ni arrogants ni bornés. Ils estiment tout simplement que pour vivre leur propre vie ils ont dans leur univers ce dont ils ont besoin pour s'éclairer. Ils possèdent leur propre alphabet. Depuis des générations, ils s'allaitent à l'école de la forêt. Et puis, ils estiment avoir de bonnes raisons de mettre à distance la ville en résistant à ses mirages et à ses séduisants messagers.

C'est donc l'esprit vigilant qu'Arif murmure à des oreilles bien fines qu'il va enfin savoir où cette curieuse source peut couler.

La veille, comme s'il s'apprête à l'assaut vital, il rassemble sobrement son énergie, se détend et s'évade le temps d'une rêverie pour mieux se retrouver.

Il est vrai qu'il se trouve malgré lui au centre d'un conflit immémorial, entre les lois de la nature et les règles bétonnées. Il a la chance d'être témoin et peut être bien acteur d'un moment fondateur du destin de la forêt.

Au regard du spectacle que l'homme se donne le long de son histoire dite évoluée, il se présente en définitive avec un visage maigre d'humanité. Qu'il le maquille ou qu'il le voile, son regard impudique et insatiable ne peut être masqué. Dans le même temps, il élabore des Signifiants Pacificateurs avec l'idéal de les honorer. Mais à peine un bout de son chemin se trace qu'une régression vient l'engloutir dans l'obscurité. Et il parvient comme toujours à se lever. Le temps d'un éveil pendant lequel son désir de regarder autour de lui ne résiste pas longtemps devant son besoin de se voir pour se narcisser.

Ceux qui gardent les pieds sur terre mesurent à chaque instant ce que des pas téméraires peuvent générer. C'est donc d'une nécessité vitale qu'émane un pacte sacré. Le pacte a un corps et une âme qui assurent les exigences de l'immédiat et préservent ce qui est propre à l'intemporalité. Le corps tire vers soi alors que l'âme ne vibre que dans la réciprocité.

Dans la vie de tous les jours, le brouhaha ne se prête ni à la rêverie ni à la pensée. Rares sont les moments pour une créative solitude et pour une fructueuse intimité. Car rien en somme n'a d'écho auprès d'une

personne s'il ne lui parle pas, autrement dit s'il ne lui revient pas de sa propre intériorité.

Pendant ces moments, la personne s'avance et avance, aussi bien pour elle-même que pour ce qui est partagé.

Ainsi, au cours de sa grossesse, Vivante arrache des instants de répit pour se parler. Chahima, sa mère, vient lui tenir compagnie le temps de la reconforter. Bien évidemment, elle n'ignore pas la patience de sa fille et sa sereine ténacité. Mais elle tient à lui toucher le ventre, à lui murmurer ses espoirs et ses attentes, à le bénir, à l'entendre respirer. Le cœur de Chahima est immense, mais pour avoir de la place pour tous ceux qu'elle aime il lui faut plus que l'immensité. Elle ne peut voyager sans se sentir coupée. Lorsqu'elle s'absente, Chahim devient aveugle, perd le nord, le sud, l'est et l'ouest, cesse de voir et de regarder. Mais il comprend que pour venir à la vie du dehors, l'enfant doit avoir de bonnes raisons de quitter la plénitude d'un dedans sécurisé. Et aucune assurance n'est plus fiable que la parole de l'univers de la forêt.

Vivante compte sur ces dons d'héritage pour pouvoir mater. Petite, elle est certes la fille de Chahim et de Chahima mais aussi l'enfant de la forêt. Elle a cet univers dans le sang ce qui explique qu'elle soit à ce point immunisée. Elle tient donc à le transmettre au nouveau-né.

Autour de la grossesse, de la naissance, et de tous les rites fondateurs, l'enfant est constamment porté. Les adultes sont en effervescence mais ils n'apparaissent pas inquiets. Ils ont la foi que quoi qu'il arrive, grâce à Dieu le chemin est éclairé. C'est une foi inébranlable qui les dote de l'assurance pour

hériter, mentaliser, faire vivre, partager, ancrer, transmettre et léguer.

C'est parce que ces processus sont avant tout intérieurs, que les combats qu'ils livrent ne sont pas aisés.

Chahim et Chahima n'ignorent pas cette complexité. Mais ils savent que la langue dont ils héritent est un véritable contenant mature qui véhicule depuis longtemps un message divin pour pacifier.

Arif se souvient du temps de sa tourmente et des premiers soins prescrits par la forêt. C'est plutôt à un médecin de l'âme qu'il est confié. Al-Kouttab est un lieu qui accueille les enfants dès qu'ils se montrent capables d'apprendre, d'entendre, d'écrire, donc de se poser. Bien souvent, ils acquièrent tôt la tenue et la propreté. Plusieurs fois par semaine, Al-Mouaddib, l'éducateur, les initie aux textes religieux dans leur langue maternelle bien différente des dialectes parlés. Le sens des mots n'est pas toujours à leur portée. Ils sont surtout séduits par une enveloppe sonore, emportés. Elle raffine l'oreille, délie la langue, facilite l'élocution, enrichit l'expression et les mots deviennent plus proches et plus accessibles comme des êtres familiers. Au fil des rencontres, une communion s'installe, tantôt calme tantôt bruyante, bien loin de l'appréhension initiale et d'une certaine étrangeté.

C'est l'école de la forêt.

A son retour, Abkam est vite entouré. Chahim et Chahima l'écoutent de plus en plus émerveillés. Il leur réchauffe le cœur avec des sourates et des versets. Sa belle voix est un don pour la forêt. On ne remarque même pas que sa langue est du coup

déliée. Au propre et au figuré. Abkam est heureux de les épater.

Un jour, il sort une ardoise et se met à la sillonner. Par ces sillons, leur cœur est égratigné. On ne fait pas semblant dans la forêt. Il voit donc leur enthousiasme s'estomper. Plus il sillonne, plus il s'éloigne d'eux comme si son écrit devient synonyme de la fin de leur oralité. Ce n'est pas l'écrit en tant que tel, d'autant qu'il s'agit de l'écrit sacré. D'ailleurs, ils croient bien à ce qui est écrit, pourvu qu'il ne soit pas tracé.

Une ardoise dans la forêt. A la fois magique et redoutée.

Abkam se réfugie dans son silence pour s'abriter de la fissure qu'il entend galoper. Il a la tête et le cœur serrés. Il est comme un moineau aux ailes violemment collées. Il lui reste le chant, mais personne à qui chanter. Il est au sol, le bec cloué.

Ainsi, Al-Kouttab demeure pour Abkam un lieu où il retrouve à chaque fois du réconfort dans une unique paisible sonorité.

Dans sa tête, un conflit majeur doit être solutionné. Des activités jusque là compatibles commencent à se heurter.

Ecouter, apprendre, lire, écrire et réciter. Une chaîne signifiante où chaque fragment témoigne de la globalité. C'est la complémentarité entre les différents chaînons qui fonde le lien entre assimiler, accommoder, mentaliser et restituer.

Dès que ce processus mental se fissure, il provoque inmanquablement une dissociation de la sensorialité.

Abkam est pris de vertige, en déséquilibre, se sent sonné, le cerveau liquéfié. Il est comme dispersé. A la recherche d'un catalyseur pour rassembler sa pensée.

Une tête fort contrariée à l'intérieur apparaît lasse et fanée. Du coup, au fond des yeux l'étincelle s'éteint, l'élan se perd pendant que gagne le retrait. Une source qui ne demande qu'à jaillir de vie et qui se trouve obstruée.

Chahim et Chahima sont joyeux quand Abkam respire profondément l'air de la forêt. Et ils le voient maintenant de jour en jour s'étouffer. Ils ont absolument besoin de faire renaître la même proximité. Ils ne peuvent plus cependant se dépasser. Ils sont en effet en permanence au-delà des limites de toutes les espèces conjuguées. Il n'y a donc à leurs yeux que la parole divine pour réparer et renouer.

Au petit matin, Abkam se voit avec un petit tapis pour prier. Bien évidemment, Chahim le considère comme un élève à initier.

Abkam ne croit pas ses oreilles lorsqu'il entend le guide réciter. Une approximation telle qu'il s'imagine entendre de nouveaux versets. Abkam a une mémoire qui se fait remarquer. Ce qui le frappe essentiellement, c'est l'absence de dissonance et le maintien de la même sonorité. De là à y voir de l'ignorance, c'est une supposition rapidement chassée. S'agissant de son grand père, il va de soi qu'il s'agit de créativité. Fût-elle, à son insu, prohibée.

Abkam se met alors à disséquer. Avec sérieux et aussi un amusement discret.

Il est question de la colère de Dieu qui s'abat sur ceux qui jonchent le chemin du prophète d'obstacles

et qui méritent que leurs mains soient coupées. A leur tête Abou Lahab, littéralement le père de flamme, celui donc qui incite à enflammer.

Dans la bouche de Chahim, celui qui enflamme finit par s'enflammer ! Le connaissant, ça s'entend au figuré. Quant à couper des mains et faire couler du sang, ce n'est sûrement pas sur lui qu'il faut compter.

A croire que dans l'univers de Chahim même la colère de Dieu finit par retomber.

Dans cet univers, le Signifiant est de loin plus poignant que le Signifié.

Le Signifiant a valeur d'exemplarité.

Chahim et Chahima appartiennent à une singulière lignée. Celle qui interprète la parole de Dieu non pas avec le cortex mais avec le cœur, un cœur qui bat au rythme de l'altérité.

On imagine le sens de leur alphabet. La parole de Dieu n'est pacifiante que parce qu'elle est elle-même pacifiée. Et celui qui l'enflamme risque de s'enflammer.

La petite tête d'Abkam croule par moments sous de tels condensés. Il l'allège avec les versets qui évoquent certains arbres tellement familiers. Chahim jubile, sa voix s'illumine lorsqu'il récite les figuiers et les oliviers. Assurément, ce sont les siens et il s'honore de les voir à ce point élevés. En les citant, Dieu les rend éternels et sacrés. Cette fois, Chahim n'a pas besoin de créer.



Arif n'oublie pas donc l'hymne de la forêt. Il continue à le chanter. Mais si Al-Kouttab provoque quelques fausses notes, il s'attend à des secousses de la part d'Al-Maktab, l'étranger à la forêt.

Al-Maktab résulte d'un compromis - ficelé par la ville - entre tous les alentours et l'univers de la forêt. Il est à deux pas de la route principale, dite la route goudronnée. Une route signifiée par sa rareté. Le petit village se nomme la petite source, avec au centre l'incontournable puit où tout le monde vient sans cesse puiser. En face, se plante un épicier. Comme il vient d'une île lointaine, il veut boire à la source pour mieux s'engraisser. En effet, c'est un mètre cube de gras, de provisions et d'économies chèrement payées. Même un oiseau qui se hasarde dans sa boutique s'échappe déplumé. Il revoit sa femme une fois tous les deux ans, juste pour lui faire un enfant par nécessité. Non pas qu'il tourne le dos aux plaisirs de la vie, mais seul le comble le plaisir de compter. Comme il se prénomme gendre du prophète, on hésite à le suspecter. Quant à sa tête, le plus performant des ordinateurs ne peut rivaliser. Y cohabitent en harmonie des billets verts, de la toute petite monnaie, des mots flatteurs, beaucoup de ruse, des calculs savants, de la solitude et des tonnes de souffrance très habilement confinées. On raconte que ce sont des spécimens de son genre, n'ayant froid ni aux yeux ni dans leur chair, qui s'expatrient partout pour faire vivre dignement leurs familles et pour empêcher l'eau qui les entoure de stagner. De la force mentale à méditer.

Chahim n'a pour eux qu'admiration et respect. A chaque fête, petite ou grande, la forêt pense à l'épicier. Il accourt pour vider son sac, son cœur à ceux qui écoutent, compatissent et s'interdisent de juger.

Sur la place, il n'y a pas la moindre trace d'une mosquée. C'est d'autant plus étrange qu'une belle église se manifeste la tête trop haute sans complexe, mais en retrait. Elle est manifestement l'œuvre de grands artistes et de petits bâtisseurs inquiets. Leur page vient d'être tournée. Dans l'euphorie, tout le monde en est persuadé. Une nouvelle page s'ouvre et chacun se précipite pour gribouiller. Chahim et Chahima restent de marbre face à cet éphémère écrit aussitôt effacé. Ils portent en eux les pages indélébiles du livre sacré. Le seul qui veille sur l'univers de la forêt.

Devant le portail de l'école, parents et enfants sont massés. Ils veulent avancer. Arif songe au poids des pas qu'il va tracer.

On est dans l'attente des visages à l'origine de cet événement singulier. Il est rare, en effet, que Chahim et les siens quittent leurs frontières pour des échanges qui s'inscrivent dans la durée.

Deux hommes apparaissent, chacun avec la démarche de son rang, gonflés.

Ils dévisagent ce qu'ils considèrent comme des montagnards sans culture et sans civilité. Des regards sans tact, sans pudeur, sans empathie, sans humanité. Les enfants se heurtent à des grillages en fer, en mots durs, en cris stridents et en menaces clairement dévoilées. La ville tient à faire comprendre à ces bougres ce qu'est l'autorité.

Le directeur est un français. Il est sur le point de s'effacer. Comme ses semblables, conduits à quitter une terre qui les habite, ils ne trouvent pas mieux que de la brûler. L'instituteur, lui, se présente comme un patriote dévoué. Il s'imprègne des consignes de son supérieur, au propre, avec la ferme intention

d'innover. Il se dit libre, enfin décolonisé. Il va pouvoir faire échec à tous ses refoulements, s'indemniser pour toutes ses frustrations et libérer ses pulsions jusque là contrariées. Malheur à celui qui va le croiser.

Si Chahim reste impassible c'est parce qu'il a depuis bien longtemps sa petite et aussi sa grande idée. Il reste sceptique sur cette nouvelle race - sans foi ni loi - oh combien dévouée. Quant aux français, c'est une espèce forcément sans foi, autrement dit sans sa foi à lui, bien loin de ce qui lui est familier. Ils sont sans foi mais ils ont une loi qui le séduit et qui va sûrement lui manquer. Quand on travaille chez un français, dit-il, on est sûr de suer. Et on est sûr d'être payé. Dans la philosophie de Chahim, il n'y a aucune place pour le détour car son groupe sanguin n'est compatible qu'avec la vérité. La vérité au singulier.

Arif a des sentiments partagés. L'instituteur est un personnage glacial au verbe glacé. Mais à l'intérieur, en voyant les chaises, les tables, le tableau et l'estrade, il retrouve son univers à travers les dons de la forêt.

Les premiers jours et même les premières semaines ne produisent pas de miracles et Arif ne nourrit pas des attentes inconsidérées. Après l'école, les premiers frissons de l'automne le conduisent auprès de Chahima très curieuse d'observer l'impact d'Al-Maktab et de décrypter ses effets. Les mots, les gestes, les attitudes sont épiés. Arif se prête à ce regard fiable et bienveillant, pour pouvoir mieux se regarder. A chaque fois, il mesure le chemin comme étant la distance entre l'école et la forêt.

Ne se trouve à la périphérie que ce qui est encore suspect.

Chahim et Chahima n'ont pas des idées arrêtées. Ils sont toujours actifs mais ne courent jamais. Ils laissent longtemps libre mouvement à ce qui se bouscule et se questionne dans leur tête avant de le poser. Ainsi se prépare le lait caillé.

Le temps chronologique de l'école ne coïncide pas avec le rythme propre à la forêt. Arif a peur de perdre le contact naturel avec son univers et tous ses échanges spontanés. Il doit son harmonie intérieure à ce qu'il lui procure de paisible et d'apaisé. Sa crainte essentielle est de voir l'école nuire à sa capacité à s'émerveiller.

Arif ne dit pas qu'il fait froid à l'école mais qu'il n'y trouve rien pour se réchauffer. Comme Chahima s'alarme, il fait taire ses plaintes pour que Chahim ne soit pas alerté. Encore une fois, c'est dans sa tête que des tensions diverses se font la guerre avec perte et fracas habilement camouflés. On s'imagine alors que ce sont les apprentissages qui mettent à l'épreuve sa pensée. Qui peut croire que dans ce petit espace clos peut se produire un déclic qui réinvente le rapport du monde extérieur avec l'univers de la forêt. Et voilà qu'Arif présente les signes d'un petit mégalo assumé. Il se voit plus que jamais Nadir de la forêt. C'est ce qu'on attend de lui et il ne se voit pas une autre destinée.

Ses notes à l'école font parler. Le téléphone arabe mise sur lui et ne recule devant rien pour le propulser. Le maître parle d'un surdoué. Son diagnostic n'est pas dépourvu de sataniques arrières pensées. Du monde de Vivante à l'univers de Chahima, chacun tient son petit prophète, le sien, pour narguer la

ville et ses grosses têtes, prendre une revanche sur le quotidien, revendiquer sa part de bonheur en tant que lui aussi enfant de la forêt.

Arif jubile au fond de lui de voir les siens heureux, fiers et rassurés. Cependant, le même déclic qui génère des effets rassembleurs à l'extérieur, laisse derrière lui un intérieur sidéré. Arif a conscience qu'il ne doit pas flancher. Il entend dire que certains portent un fardeau gigantesque, mais le dicton en reste là, ce qui autorise Arif à méditer. Il voyage dans son univers pour se ressourcer.

Il pense assez rapidement à la tortue et à sa carapace, l'un des paradoxes signifiants de la forêt. Il se dit que non seulement la carapace n'écrase pas la tortue mais elle blinde son corps, son mouvement, son élan, et du coup elle lui permet d'exister. D'exister en tant que tortue, sous-entendu la blindée.

Arif veut devenir à son tour le blindé. Il a besoin d'une carapace qui le préserve de ce qui peut le menacer. Comme ce qui le menace est à l'intérieur, il comprend que c'est de lui-même que la carapace doit le protéger. D'ailleurs, se dit-il, à quoi sert la carapace si la tortue est intérieurement fragilisée.

Sa tête tourne à force de sillonner. Il ne veut pas abdiquer. Il doit patienter et résister. De la bouche même de Chahima, c'est de sa propre substance qu'il faut se forger. Il en déduit que c'est d'un don de soi que la carapace se crée.

Arif se mobilise, entier. Il compte sur Abkam le réserviste et sur Nadir en tant qu'appelé. Leur combat est intérieur, ils doivent donc puiser dans des liens de sens pour pouvoir communier.



Dans la sphère du silence, Abkam s'y connaît. Très tôt, il mesure le poids du silence et ses effets. Autant il inquiète ses proches autant il les intrigue forçant leur curiosité. Il désarme la certitude des uns, alarme la quiétude des autres et réveille en sursaut les plus froides des sensibilités.

Rien de ce qu'il provoque ne lui déplaît. Comme il croit percevoir quelques connivences entre le monde des quatre saisons et la ville, il en est troublé. Tout ce qui est faux et fuyant ne le rassure pas, il se méfie de certaines toiles d'araignées. Mais de son angoisse face à l'insaisissable, il se tisse une force pour se ressaisir et ne pas paniquer.

Il démasque aisément ceux qui cherchent à connaître ses intentions pour le neutraliser. Il pointe et atteint violemment leur inconsistance par un geste, une mimique, une attitude, un regard, des flèches empoisonnées. Ils se trouvent piégés. User de leur vaine omnipotence ou s'infantiliser. Il se permet des attaques de front sachant qu'autour de lui une lionne ne cesse de veiller.

Arif, lui, redoute plus que tout de se complaire dans une suffisance gratifiée. Bien que Chahim et Chahima l'identifient à un émergent connaisseur, il se doit de respirer encore et encore l'air de la forêt. Il est vrai qu'il est de moins en moins décalé. Il comprend surtout que l'arbre et l'arbuste se mesurent à travers ce qu'ils peuvent donner. Un jour, Chahima mène Assil à l'abreuvoir lorsqu'elle entend Arif lui dire qu'il ne va pas boire car il est vexé. Lorsqu'on lui demande de porter du thé à Chahim, il répond qu'il ne peut pas le boire puisque ses deux mains tiennent pour l'instant ses pensées. Quand Chahim gagne la colline, il s'arme de son tact, son savoir, son intuition, ses plus fidèles atouts pour appréhender la récolte et l'éva-

luer. Et voilà qu'Arif rappelle à cette stature imposante qu'ils ne récoltent que ce qui leur est destiné. Du coup, Chahim et Chahima se rassurent et leurs petites craintes sont dissipées.

Avec de tels propos et ce qu'ils produisent, Arif s'éjecte de l'enfance vers un univers où perles ne rime pas avec enfiler.

Le silence d'Abkam permet à Arif de temporiser. Après les questionnements, les ébauches d'élaborations, il récapitule, se pose mentalement pendant que se pose sa pensée. Arif permet ainsi à Abkam de parler. Il donne à son silence de l'épaisseur dissuadant tout regard inquisiteur de l'épier. Réciproquement, ils peuvent s'épauler. Sans Abkam, Arif ne traverse pas le monde des quatre saisons sans être démasqué. Dans l'univers de Chahim, en revanche, Abkam et Arif ne sont étrangers ni l'un à l'autre ni à la forêt. Leur destin commun est d'assurer Nadir de leur complicité. Il a pour tâche d'établir des liens entre la ville, les alentours et la forêt. Le but n'est pas de les rapprocher. Les perles de l'aurore ne sont attendues que dans l'univers de la forêt. Elles sont imperceptibles aux cœurs bétonnés.

De plus en plus, la ville rôde aux alentours de la forêt. Elle se sert cette fois d'un emblème fort séducteur, l'école, pour l'infiltrer. La réussite d'Arif est exemplaire, elle force le respect. Celui du maître notamment, très avide d'atteindre ses visées. Arif va donc devoir un jour ou l'autre lui tirer les vers du nez. Car la vocation de Nadir est de préserver l'univers de la forêt.



L'univers de la forêt s'étale sur une vaste terre brique argileuse, Hiba, ainsi nommée. Don du ciel, elle est vouée à donner. Réceptacle de toutes les semences, elle fait mûrir et grandir sans déroger au cycle naturel, et garde la trace de ce que l'écoulement du temps peut y déposer. Elle se souvient du plus petit fragment pour pouvoir témoigner de la Globalité.

Ses oliviers connaissent des prophètes, les romains et beaucoup d'errants qui viennent s'abriter. Wassil est le plus emblématique car il tisse en permanence des liens de sens qui embellissent la diversité. Il capte toutes les mouvances de l'univers et garde bien silencieusement tous les secrets. Au fil du temps, ses dons l'épuisent jusqu'à se vider. Quand le ciel gronde, des écoliers, à leur tête Arif, courent vers son intérieur pour s'y abriter. Pour narguer les froides rafales, ils allument un feu à l'entrée. Ils s'agglutinent autour, se réchauffent sans mots, leur tête viennent de s'évader.

Chacun se plait à écouter le silence de l'olivier. On tend l'oreille pour entendre les plaintes du vent que les rameaux flexibles accueillent pour apaiser.

Hiba demande des fois au tronc de Wassil de dévier l'eau vers une parcelle pour la désaltérer.

A l'ombre de l'olivier, on se pose pour décharger son fardeau et se ressourcer. Abkam se souvient comment Wassil n'hésite pas à lui tendre les bras pour le rassurer. Au cœur de sa tourmente, bien avant qu'Arif ne puisse le secourir, il y vient pour se dire ses vérités et pour se regarder. Pendant de longs moments, il se relâche en toute tranquillité. Et il reprend quelques forces pour affronter ses conflits intérieurs dans l'espoir de les dénouer. A chaque fois

qu'un rameau frissonne, c'est de la compassion pour le consoler. Pour tout l'univers, Wassil porte l'estampille d'un Signifiant Pacificateur qu'entérine le texte sacré.

Wassil est à l'entrée de la forêt. C'est lui qui accueille en premier. Avec une jarre d'eau signifiant l'hospitalité. Il offre un temps à Chahim et Chahima ses grandes ailes pour les couvrir. Leur tente manque d'épaisseur pour endurer.

Sous le regard de Wassil, ils finissent par bâtir leur demeure, de paille, d'argile et de ténacité. A la bonne distance, pour ne pas l'offenser. Avec la bonne température, l'hiver comme l'été.

Dans la forêt, Chahim et Chahima savent qu'il y a aussi d'autres piliers. Comme Darra aux généreux seins nourriciers. Son lait est un remède bénit, étant herbivore comme toute sa lignée.

A chaque fois que la forêt ouvre sa porte, c'est pour accueillir tout en veillant à ce que la communion soit préservée.

Chahim se souvient de sa première rencontre avec Assil, ce grand capricieux racé. Avec son allure rebelle, son air indomptable, Chahim ne l'imagine nulle part qu'à la forêt. Depuis, par tous les temps, il s'acquitte loyalement de ses tâches sans se plaindre et sans protester. Et ses sillons laissent des traces surtout quand Hiba est trop gavée. Lorsqu'il prend son élan sur les chemins zigzagants, le cavalier pointilleux peut être satisfait. Lâché sur la route, de retour de la ville grisâtre, le chant de ses sabots ne s'éteint qu'une fois dissout dans le vert de la forêt.

Pour mettre à distance la ville et ses tracasseries, Chahim s'y rend pour se débarrasser des rares obligations

qu'il reconnaît. Il la traverse sans s'attarder. Comme il ne détourne jamais le regard, il ne veut pas voir les visages de ceux qu'elle vient d'abîmer. Dans ces moments, la révolte et l'impuissance se trouvent mêlées. Ses barrières se dressent autour d'un intérieur qui brûle, une disposition moins coûteuse à ses yeux qu'un feu qui risque de couvrir.

L'aurore est bien souvent devancée. Chahim vérifie tôt si quelqu'un croit pouvoir piétiner Hiba en toute impunité. Au fond, il ne ressent de la plénitude qu'en étant en harmonie avec la forêt. Il assigne à chaque élément ses instants de réveil et de coucher. Il tient donc à entendre battre la vie même dans son apparente familiarité. Il fait des accolades, comme Arif, à un rameau qui se penche pour le saluer. En pensant à Darra et Assil, il n'est de retour qu'avec de belles gerbées.

Quand sa tête est dans son univers, seuls les pas de Chahima osent le réveiller. Chahima sans laquelle, dit-il, son cœur devient sombre et ses yeux sont aveuglés. Une fois, elle tombe malade, très malade, et autour d'elle elle voit tout tomber. L'univers déprime entier. On entend Darra gémir et Wassil frissonner. Hiba tremble à entendre Assil affolé. Chahim apparaît comme une montagne géante qui commence à se fissurer. Du coup, tout ce qui gravite autour est violemment secoué. Chahima est confuse car autant flattée que contrariée. A choisir, elle se passe de flatтерies même venant de Chahim alors qu'elle redoute certaines contrariétés. Elle ne supporte pas de voir Chahim faiblir, se plaindre et encore moins s'écrouler. Elle a une haute idée de sa robustesse et des représentations dont il est sujet. Chahima ne vit pas dans l'ombre de Chahim dans la mesure où ils appartiennent à la même et unique entité. Une entité

avec ses ombres et ses clartés. Et c'est du contraste qu'émane leur vertu de rayonner.

Pour Abkam, Chahima est l'exemple même de l'exemplarité. A un moment où sa tête bouillonne de diabolons, il finit par comprendre que c'est au sein de cette même tête que les symbolons doivent émerger. Il apprend que la tête est une éponge qui absorbe le bon mais aussi le mauvais pour le désintoxiquer.

Au début de son errance, il a peur de ce qui habite sa tête comme étant de mauvaises pensées. Il s'accroche ardemment à la rêverie pour ne pas les affronter. La rencontre avec l'univers de Chahima l'émerveille et son désir de savoir est exalté. Il est avide de connaître ce qui l'aide progressivement à reconnaître pour pouvoir juger. Quand il s'agit des émotions, il réalise que plus elles sont fortes et plus il est vain d'objectiver et de rationaliser. Il découvre alors qu'il n'y a pas de frontière immuable entre ce qui sidère à un moment et ce qui peut émerveiller. Il se découvre porteur d'une dimension subjective qui le dote d'un sens pour observer, nuancer, trier, assimiler, accommoder, relativiser. C'est bien évidemment à la présence de Chahima et de Chahim qu'il doit l'éveil en lui de ces subtiles pensées. Les premiers pas d'Arif dans l'univers de la forêt. Ils n'avancent que sur fond de réciprocité.

Arif mentalise ces enseignements patiemment d'autant que l'environnement ne l'incite nullement à se précipiter. Il gagne beaucoup en assurance et il perd énormément en frivolité. Et en tant que Nadir, il ne peut plus se complaire à observer.



Nadir presse le pas sur le chemin du retour après une journée mouvementée. Il n'est pas facile pour des élèves de différents âges et de différents niveaux de cohabiter. La salle de classe, de toutes les classes, est pleine à craquer.

A peine il aperçoit Wassil que le vent s'empresse de l'alerter. Ses yeux discernent de loin une discrète fumée. Il ne tarde pas à reconnaître ses pressentiments dans la réalité. Devant lui une immense boule de terre semble agoniser. Ils viennent de livrer au feu de vieux arbres et pour le ravivage des plantes sèches déshéritées.

Depuis des mois on en parle et aujourd'hui on met en acte ce qui est planifié. Mais Nadir a coutume d'entendre beaucoup de paroles fermes avec des passages à l'acte constamment différés. Il pense qu'en abandonnant aux flammes un fragment de l'univers on entame forcément sa globalité. Il voit dans son allure compacte les fondements mêmes du sentiment de fiabilité. Il se persuade alors que la boule de terre contient des douleurs noires et des douleurs blanches à l'image de ses fumées. Son cœur brûle en permanence jusqu'au moment où la vie se retire, en paix. Elle est alors plus que jamais l'Enterrée, ainsi nommée.

La ville grelotte et veut se réchauffer. Elle prétend payer cher ce que la forêt se résout à sacrifier. Ce sont pourtant les esprits de béton qui convoitent le plus bassement possible les récoltes de la forêt. La ville ne recule devant rien pour tenter d'assiéger un univers qui refuse de capituler.

Abkam se manifeste et recommande à Nadir de ne pas mettre en péril l'équilibre qui assure aux paradoxes une relative communicabilité. A son tour, Arif

use de son naissant savoir pour le conseiller. Il ne faut pas rompre avec la ville pour pouvoir préserver l'univers de la forêt.

Nadir fait signe à Assil, impatient d'aller trotter. Ils aiment redécouvrir leur univers en passant par tous les recoins, revisiter de vieux arbres qui veillent aux frontières de la forêt.

Assil est plus à l'aise quand il a les sabots sur terre que sur la route goudronnée. Nadir perçoit cette route comme un serpent qui prolonge le ventre d'une ville que rien ne peut rassasier.

Une charrette passe au rythme d'un âne triste et maigrelet. Un décor où le noir est de loin la couleur privilégiée. Ils sont nombreux à devenir charbonniers. En peu de temps, l'or noir provoque une véritable ruée.

La forêt résiste malgré tout mais elle voit à sa périphérie et aux alentours la menace ramper. Pendant que l'arbre se consume en noir, le terrien se consume en regrets.

Pour supporter longtemps la route, c'est l'âne qui garde l'œil vigilant pendant que son maître s'autorise un air distrait. Tantôt il mange, tantôt il chante et sa tête ne s'arrête pas de compter. Pour tenir l'homme en esclavage, la ville lui fait don du besoin de compter.

Compter, compter, compter.

Le petit cavalier déverse sa bile sur le charbonnier. Son regard perçant l'accable, d'autant que c'est un regard muet. Le trouble, le doute, l'étrange, s'accommodent bien de ce qui est muet. L'homme est intimidé. Il reconnaît Assil, connaît Chahim mais ignore tout de Nadir de la forêt. Il n'ignore pas en revanche

que pour Chahima il est le marchand du malheur, le visage du charbon, le cœur du goudron, l'esprit du béton, ce qui n'empêche en rien le tout puissant de le pardonner.

Heureusement pour lui, l'homme tout en noir est capable d'éclaircir les paradoxes de la forêt. Au près des gens silencieux, il passe pour un traître d'un genre très particulier. Il porte toute la nature dans ses tripes, ce qui ne l'empêche pas d'accourir à l'aube vers la ville pour flâner ; rien que pour flâner. Au fond, il aime tout, ne tourne jamais le dos, et préfère se pendre que de tirer un trait. Puisque sa femme perd la tête avec lui, elle demande à Dieu deux têtes sur ses épaules quand elle est en colère, et une tête pour les deux quand elle est posée. Quant à lui, il estime avoir la bonne tête pour sa destinée. Celle de maintenir des liens - troubles - entre la ville et la forêt.

Il cherche dans une caisse en bois un objet. Il descend de la charrette et hésite un moment avant d'enjamber le fossé. Il serre fortement la main de Nadir et lui tend un cadeau en signe de paix. Nadir dévore le titre du livre avec un enthousiasme intrigué. Des mots magiques auxquels il ne peut résister. Il éprouve un immense élan avec « les ailes brisées » !

Assil observe l'âne qui ne cesse de brouter. Sur son dos, Nadir reste cloué. Il médite d'autres propos de Chahima au sujet du charbonnier. Elle dit qu'il peut un jour ou l'autre se racheter. C'est qu'il porte au fond de lui tout le texte sacré. Il sait donc lire, écrire et composer. Il récite à la perfection toutes les sourates et tous les versets. Sa voix fait vibrer. Avec ce don du ciel il demeure très lucide pour ne pas le gâcher. On dit qu'il ne boit pas, ne fume pas et la blancheur de ses dents est inégalée.

Blancheur visible et blancheur invisible riment avec pureté. Sacré charbonnier.

Nadir et Assil lui jettent un dernier regard, cette fois familier. Grâce à lui, un nouveau poète va à la rencontre de l'univers de la forêt.

Les oliviers passent leur longue vie à donner et à émerveiller. Comme tout vivant, ils finissent un jour par agoniser. Ils sont alors sacrifiés. Le pardon, c'est sacré. En fermant définitivement les yeux, ils souhaitent donc aux enfants de la ville de douces veillées. Finalement, ils ne gardent même pas rancune contre les charbonniers.

Ftila puise dans toutes ses ressources jusqu'au petit matin pour éclairer les ailes brisées. Nadir bat des ailes dans son cœur et dans ses pensées. Il vient de connaître l'enivrement avec une sublime sonorité. Enfin il découvre les mots qui s'élèvent à la hauteur de l'émerveillement qu'il peut éprouver.

Combien de fois il reste sans mots, non pas seulement parce que le silence est parlant mais parce qu'il n'a pas les mots pour contenir ce que la nature lui offre comme uniques instants d'éternité. Des mots pour raconter aux autres, pour partager. Des mots pour fixer les images, pour garder la trace, pour témoigner.

Des mots, en somme, pour faire don de son bonheur et pour dénoncer ce qui peut le sidérer.

Il revoit tant d'images qu'il rêve d'engraver à jamais.

L'automne avec sa festive sobriété. Ses grenadiers rouges matures avec leurs feuilles vertes de milles nuances et leurs branches enveloppantes entrelacées.

L'hiver des orangers. L'hiver des oliviers. L'hivers et sa nocturne gaieté.

Le printemps qui cultive son ardeur pour que l'été puisse tenir ses promesses illimitées.

L'ombre du figuier. La présence de l'olivier. La rêverie du regard face aux vagues d'un champ de blé.



Les mois s'écoulent, les saisons se succèdent, les cycles naturels catalysent la marche silencieuse de l'univers pendant que les acquis de l'école ne font que s'empiler.

Le maître ne parvient pas à exalter. Ce qu'il enseigne reste froid, intrusif, plaqué. Ses connaissances stimulent l'esprit, l'intriguent, le questionnent mais elles n'incitent pas la tête à la rêverie et encore moins le cœur à s'émerveiller. Des paroles sans âme qui demeurent étrangères à la forêt.

De temps à autre on invite les élèves à disserter. Les thèmes sont bien souvent variés. Nadir excelle lorsqu'il s'agit d'introduire son univers pour le célébrer. Il aime entretenir le mystère autour du sacré. Il use des ailes de Gibran Khalil Gibran à chacune de ses envolées. Sur ce plan, le maître est un connaisseur avisé. Il interpelle Nadir pour échanger.

Le maître soutient que Gibran a conquis les mots et que personne d'autre ne peut à ce point les apprivoiser. Avec lui, le plus minuscule des éléments de la nature rayonne de grandeur pour l'éternité. Nadir teste, mesure, nuance, défend son univers, se défend et n'hésite pas s'il le faut à offenser. Il précise donc que le poète grandit surtout ce qui lui manque parce

que la perte, l'absence et la séparation demandent à être comblées. Alors que les siens vouent à la nature fascination et gratitude, sans mots et sans crier. Ce n'est pas au poids de ses dons que s'évalue leur attachement à la forêt. Dans leur cœur, son triomphe est au-delà de l'immédiateté. Le maître reste sans mots et sans crier.

Mais le maître est un citadin donc forcément un rusé. Du moins c'est la représentation des gens de la forêt. Il manifeste ainsi à l'égard de Nadir de l'estime et du respect. Il annonce même aux plus grands de la classe que bientôt le grand poète sera égalé. Ils comprennent que parmi eux un petit poète est né. Dès lors, les regards se portent constamment sur Nadir et, tous petits et grands, cherchent sa proximité.

Nadir se demande si les mots conquis ne l'envoûtent pas au point de devenir leur consentant prisonnier.

Perplexe, il fait appel au silence d'Abkam et au savoir d'Arif où il puise en pareil cas matière à penser. Dans l'univers de la forêt, le recours abusif aux mots est souvent suspect. Il est perçu comme signe d'impertinence et de frivolité. Les sages parlent peu et parfois leur silence suffit à signifier.

Abkam se passe des mots pour s'émerveiller. Mais face à ce qui le sidère, le silence finit par l'abîmer. Si Chahim et Chahima parviennent à le secourir c'est parce que son silence n'a pas pour eux de secret. Chahima lui fait comprendre que son cœur a besoin de déborder. Il ne s'affole plus de voir sa peau se métamorphoser. Et ils l'entourent sans faille pendant de longues et laborieuses veillées. De sa douleur accueillie et contenue, une nouvelle peau est enfin

élaborée. Abkam ne peut être secourable par un monde que les Signifiants Pacificateurs ne veulent habiter. Il les retrouve dans l'univers de Chahima et se montre capable de les mentaliser. Ainsi, le cheminement d'Arif fonde le désir de Nadir de les préserver.

Il faut donner de soi pour que d'autres puissent un jour à leur tour recevoir les dons de la forêt.

Le maître, à l'évidence, est séduit essentiellement par l'aspect poétique des mots, bien loin de la dimension pacifiante des signifiés. Dans leur dialogue autour des mots, Nadir va au-delà des mots pour lui faire sentir la nature afin qu'un jour il éprouve par lui-même le désir de la rencontrer.

Nadir se demande pourquoi et comment les hommes se coupent de la forêt. A chaque fois, il dévisage avec force ceux qui font lien avec la ville pour savoir de quelle substance leur tête se nourrit et à quelle source leur cœur vient se désaltérer.

La ville avance sans retenue et la verdure recule avant même d'être sommée. De vieux arbres orphelins résistent encore à ses abords avec des cicatrices pour témoigner. Nadir s'attriste de les voir loin de la forêt. Solitaires mais aussi et surtout offensés. Il brûle d'impatience pour comprendre le fondement de la résistance et ce qui conduit à capituler.

Dans ces combats intérieurs, il questionne à travers les mots la marque d'une issue salutaire et le signe d'une citadelle qui finit par céder.



Le vendredi apparaît à Nadir comme un jour différent des autres qui suscite des sentiments difficiles à formuler. Ce sont les attitudes, les gestes, les silences, les expressions qui parlent d'un jour sacré. Pour Chahim, c'est le jour le plus attendu et le mieux repéré.

Le vendredi est le jour de la rencontre pacifiée. C'est la ville qui accueille les gens de la forêt.

Nadir se souvient de sa première prière dans la mosquée. Chahima le réveille tôt pour se préparer. Un jour grisâtre pour un vendredi printanier. Des habits en soie finement brodés. Arif se présente en authentique représentant de la forêt. Chahim en est fier, Assil peut galoper.

Sur la route qui mène à la ville, Arif se sent envahi par mille et une pensées. Autant l'inconnu l'intrigue, autant le nouveau le questionne dans l'attente d'être aussi bien en trouble que fasciné. Il a besoin au fond de l'inattendu et de l'imprévisible pour pouvoir rêvasser. C'est d'ailleurs l'un des plus beaux dons de la forêt.

Soudain, Assil annonce la fin de sa chevauchée. Une petite cour l'attend avec des égards de la ville, du foin et de l'orge de son univers et des visages de son espèce pour la plupart familiers.

Chahim trace vers un imposant lieu avec Arif qui le suit de près. Comme il s'acquitte de l'ablution avant de venir, il se réserve tout le temps pour prier. Ils sont maintenant dans la mosquée. Arif remarque que son grand-père ne quitte pas pour autant sa grande autorité. Il veut être à deux pas de l'imam pour qu'il s'assure qu'il est à la hauteur de ce qu'il doit incarner. C'est épidermique, en effet. L'homme de la ville, fût-il imam, reste suspect. Chahim pense que la

parole de Dieu se porte par des personnes sobres, accessibles et d'une extrême simplicité. Ce sont les valeurs de la forêt.

Arif, lui, voit à travers tous ces proches inconnus qui s'agglutinent dans le même lieu, dans le même temps, dans le même esprit, la preuve qu'entre la ville et son univers les frontières peuvent s'estomper. Jusque là, il réserve presque exclusivement à la nature son précieux sentiment de s'émerveiller. Aujourd'hui, à la sortie de la prière du vendredi il vient de vivre l'émerveillement de communier.

Au cœur de la ville, Arif découvre avec bonheur une autre manière de compter.

Si le souvenir de cette prière est toujours vivace, c'est parce que sur le terrain d'une telle communion ne peuvent pousser des sentiments d'inquiétante étrangeté. Lorsqu'on vibre à partager, on a moins peur de sa propre peur face au non-familier. On soutient plus l'élan vers ce qui est apparemment étranger.

Bien souvent, on appréhende la complexité. Face à ce qui déroute, on se tourne vers ce qui peut rassurer. On s'imagine alors comme un tronc d'arbre et on s'identifie à celui qu'on suppose fermement enraciné. Mais sans lien sacré, les racines se perdent alors même qu'elles sont ramifiées.

Un Signifiant Pacificateur n'est pas une construction extérieure à la personne dont il s'empare pour s'apaiser. Il relève d'une élaboration intrinsèque au cheminement du sujet. Cette secourabilité qui lui revient du Dedans doit suffisamment parler à soi pour qu'elle devienne un remède pour son altérité.

La communion autour d'un Signifiant Pacificateur aide chacun à se désaliéner. Ne s'y renferme que celui qui est d'ores et déjà enfermé.

Pour que des chaînons intègrent la chaîne universelle, encore faut-il que leur vertu de liens de sens soit authentifiée. L'universel n'est structurant que s'il émane de singularités partagées.

Certes, Arif a de quoi soutenir son jugement quand il affirme que les Signifiants Pacificateurs ne se préservent que dans son univers et qu'ils sont donc dons de la forêt. Mais Nadir a l'occasion de dévoiler de nouvelles réalités. Il en déduit que le questionnement est un moyen efficace pour s'immuniser. Si Chahim et les siens ne songent pas à rompre définitivement avec la ville, c'est parce qu'ils ne croient pas - eux aussi - à une naturelle immunité. Ils ne sont ni naïfs ni aveuglés. Ils tolèrent le maître et son école, adoptent Vito, ferment les yeux sur Nino, veillent de près et de loin sur le monde des quatre saisons, et observent le va-et-vient des charbonniers. Et ils ne perdent rien de ce qui est réellement ancré. Et ne s'ancre que ce qui est sacré. Ils ne se reconnaissent que dans le plus précieux des dons qu'ils ont à partager et à faire partager.

Bien sûr, ils n'oublient pas qu'ils sont aussi des êtres vivants en chair et en pensée.



La ville inhospitalière a pourtant de très nombreuses entrées. Tenues par des portes qu'on charge d'histoire et dont il ne reste que des mystères que même une fine oreille ne peut percevoir. La porte des Anneaux, la porte de la Verte, la porte Entr'ouverte,

la porte Ruisselante, la porte du Bien Loti par la destinée. Un marché soutient chaque porte pour qu'elle ne se laisse pas tomber. Les étalages chantent en permanence l'hymne de la forêt. De mille couleurs, de mille odeurs, de mille saveurs, de quoi rendre fiers des terriens peu enclins à être glorifiés.

Chahim et les siens ont de la compassion pour ces portes muettes qui abritent ceux que la ville n'hésite pas à vomir après les avoir longtemps mâchés mais sans les avoir digérés.

Et lorsqu'un curieux téméraire ose franchir la porte de Mer, c'est que son destin est de se noyer.

Le maître d'école est un maître des consignes, mais cette fois il se sent trop chargé. Chahim lui demande de veiller sur Nadir sans l'épier. Nadir avance sans faire attention à sa présence car sa tête commence à s'hypnotiser. Le brouhaha de la ville parasite même le plus serein des gens de la forêt.

A un moment, il arrive sur l'avenue la plus emblématique du pouvoir de séduire et d'envoûter. Au milieu, une large allée. Des arbres la délimitent et lui donnent leur apparence soignée. Au regard de Nadir ils dévoilent leur teint triste et sans éclat, le visage de quiconque se hasarde loin de la forêt. Du coup, pour retrouver son souffle, il puise dans l'air de ses oliviers.

Nadir appréhende, pressent, comme s'il craint qu'une lourdeur l'étouffe, qu'un événement le heurte et que surtout la ville finit par l'impressionner. Ce que les siens ne peuvent tolérer. Les gens de son univers se croient invulnérables, dans l'absolu, et il leur importe peu que d'autres ne souscrivent pas à leur vérité. Et pour eux, la vérité est au singulier.

Nadir ne l'oublie pas, pour que face à la porte de Mer il retrouve la clef.

De loin, il dévore des affiches imposantes et les parcourt de droite à gauche, de gauche à droite, pour faire honneur à l'arabe et au français. Pour pouvoir vendre du rêve, il faut donner l'illusion qu'il est réellement à portée. A chaque séance, le capitole tient à faire effraction dans toute la sensorialité. Deux films avec un seul ticket. Pour ceux qui peuvent payer. Et ils sont nombreux à venir aux mains pour une place à décrocher. Un troupeau bouillonnant qui s'agglutine devant deux guichets.

Là où il y a de pauvres bougres, il y a toujours d'incultes policiers. Des petits diables se sauvent pour ne pas être matraqués. Leurs petits couffins sont pleins de fruits secs grillés et salés. Ils partent du coup en l'air sans qu'ils puissent les rattraper.

Personne ne bouge, personne ne s'indigne, étrange normalité. Nadir devine que c'est une règle de vie dans la ville, le choix de se taire ou de crever. Il garde donc son courage pour l'univers où il est pleinement partagé. Dans la ville, il est étranger. Il se rassure qu'il n'est pas l'humiliant, mais son cœur s'identifie à l'humilié. Il ressent un brin de remord et de culpabilité. Son fond limpide les balaie aussitôt d'autant que sa tête est incapable dans l'immédiat de les clarifier. Il ne faut surtout pas que la fissure s'empare de lui loin de la forêt. La ville n'est pas l'endroit idéal pour tomber.

Ses oreilles souffrent des klaxons stridents des cocinelles zigzagantes conduites par des hommes très habiles qui se gonflent de futilités. Ils confient par moments leur gagne-pain au ciel et se retournent vers le client pour palabrer. Ils ne pensent à la mort

que lorsque leur heure vient sonner. C'est que la baraka vole aussi vers celui qui ne l'appelle jamais. C'est bien le sens de la foi sacrée. Nadir le sait. Avec ce regard, il peut tolérer. Il s'avance donc sur la même rive tournant le dos au capitole pendant que des piles de caisses en bois l'aspirent et ils se retrouvent nez à nez. Apparemment, c'est un lieu pour boire du thé, du café, pour fumer et pour changer la vie sans y toucher. Un pied en orient, un pied en occident, et la tête qui se débat avec des contrastes qu'on déverse au comptoir sans compter. C'est un brun maigrichon qui tient le café. Il mime au lieu de verbaliser. Sa bouche est sous contrat avec la cigarette qui lui ravage le visage de fumée. Ses yeux souriants font boire même aux plus réticents ses sanguines pressées.

L'univers de la forêt sème, le monde des quatre saisons récolte, pour que la ville puisse déguster.

Nadir boit donc à sa source mais cette fois il doit payer. Brusquement, une musique surgit d'une porte qui s'ouvre à côté. Des talons et du parfum résonnent devant une horde avant de la lâcher.

Nadir est plus proche des caisses en bois que du comptoir où chacun veut s'accouder. Le tableau reflète les réalités. Quand l'irruption de l'irréel vient troubler. Une femme réclame des sanguines pour se désaltérer. Pour tenir fermement ce petit cinéma, la maltaise affiche un caractère bien trempé. Et malheur à celui qui la presse au propre et au figuré. Elle entame à peine son verre que son portrait est déjà craché. Comme elle connaît son petit monde, elle dévisage tous ces rapaces sans décliner. Et lorsque son regard croise celui de Nadir, elle est rassurée. Il y a du semblable et du commun dans certaines

étrangetés. C'est un regard de réciprocité. Le propre de l'univers de la forêt.

Nadir l'imagine une terrienne égarée. Et qui se défend pour ne pas être chosifiée. Comparée à elle, la femme de Vito s'avère bien sophistiquée. Pourtant, elle passe son temps non pas dans les salles obscures, mais près de Vivante au milieu de l'automne, l'hivers, le printemps et l'été.

Et la maltaise s'éclipse avec un sourire discret.

Nadir se souvient des propos de certains adultes excédés. Lorsqu'ils pensent à Malte la bleue ou à Malte n'a qu'un œil, c'est qu'ils sont révoltés. Plutôt Malte que de vivre humiliés.

Il franchit ainsi le pas vers Malte l'obscur, le temps d'une séance pour un exil désiré. Beaucoup d'images donnent le ton dès la rentrée. Ringo ne pardonne pas et son colt ne le quitte jamais. Nadir mobilise donc ses défenses, dresse ses barrières et se prépare avec un regard fortifié.

Dans la petite salle rectangulaire, personne ne peut à priori se distinguer. Il n'y a ni balcon, ni mezzanine, ni zones délimitées. Un espace qui se prête à la rencontre, à la convivialité.

Devant, ça grouille essentiellement avec des enfants qui s'éclatent et des enfants qui sont éclatés. Pour les tenir surtout à la bonne place, la Maltaise use tantôt de sa main de mère, tantôt de la main de l'autorité. A l'idée de se faire tirer les oreilles, ils sont joyeusement excités.

Derrière, il ne faut pas s'attendre à des fortunés. Il y a surtout des points stratégiques très convoités. Par les dragueurs professionnels, les femmes qui cherchent, les hommes qui se cherchent, sans compter

les indicateurs qui se fondent pour mieux balancer. Enfin, il reste toujours quelque part un strapontin pour offrir un moment d'évasion à un retardataire ou un fauché.

Le Studio 38 est vraiment singulier.

Maintenant que l'écran s'anime, la famille est au complet. Elle communité à travers l'écho des graines de tournesols grillées. Nadir se trouve bien loin de l'univers de la forêt.

Il découvre ainsi un monde où l'imaginaire est savamment fabriqué. Il mêle beaucoup d'action, d'audace, toutes les passions humaines, le pur et l'impur, le tout sur un fond très clair de permissivité. Nadir est sonné. Mais il est curieusement fasciné. Il ne lui arrive pas tous les jours de se défaire de cette tension permanente qui le maintient alerte, éveillé. Il vient de se laisser conquérir par du merveilleux qui émane d'éphémères futilités.

La dernière séance est terminée.

Nadir découvre Malte la merveilleuse et apprend ainsi un peu à nager. Il quitte la ville par la porte de Mer sans se noyer. Joie et tristesse sont mêlées. Connaisant son univers, il est conscient qu'il doit vivre certains petits bonheurs sans pouvoir les faire partager. Au-delà de la frustration qui en découle, c'est surtout le poids du secret. Il s'interroge alors sur le sens du partage, du don, et sur ce qui fonde le sentiment de communier. Et au lieu de repousser ces questionnements, il se dit que le seul remède pour abattre la fissure c'est certainement de les affronter.

Comme le dit Chahima, le pire est de reculer. A force, le dos de l'âne n'est pas illimité. Le choix est entre tenir ou tomber. Pour l'instant, il compte sur ses

mains pour tenir ses pensées. Il ménage sa tête le temps du retour, en attendant la suite de son long voyage en tant que Nadir de la forêt.



Dans son univers, c'est dans les différents regards qu'on découvre qui on est. On raconte que celui dont les yeux s'ouvrent un jour dans la ville, il réveille le diable qui sommeille en lui, offense sa pudeur et entache sa pureté.

Chahim et Chahima se distinguent par le regard discret. Ils observent que Nadir est moins distant vis à vis du maître et du charbonnier. Il converse avec les inconnus, tend l'oreille et sans aucune hésitation enjambe le fossé.

Même à l'école il travaille pour la forêt. C'est lui qui se charge maintenant des citernes d'eau potable depuis qu'Assil se prête à une joyeuse complicité. Ils en profitent pour faire toutes les courses nécessaires chez l'épicier.

Dans toutes les tâches qu'il exécute, Nadir puise dans les gestes de Chahim patience, minutie et ténacité. Il observe toujours Chahima avec les yeux de l'apprenti en quête d'exemplarité. Il n'apprend réellement qu'à leur côté.

En leur présence, sa pensée est tellement contenue qu'elle peut contenir aisément et à volonté. Elle ne comptabilise pas la somme de leurs gestes mais elle s'affine elle-même par leur qualité. Sa tête est posée. A aucun moment, son esprit ne se disperse car aucun de ses sens ne rompt avec l'ensemble de sa sensorialité. Et quand survient une rêverie, elle a pour réceptacle son être entier.

A ses yeux, il y a dans cet univers, le sien, l'assurance que son mental se forge dans une paisible stabilité. Et ce n'est pas le superflu de la ville qui peut le dissiper.

Nadir cultive aussi de plus en plus l'art d'entendre et la sagesse de comprendre pour abattre la tentation de juger. Il remarque que ceux qui se familiarisent avec les déviances propres à la ville vouent toujours à son univers le même respect. Comme si leurs mésaventures réconfortent leur attachement aux valeurs immuables de la forêt. Même Vito affirme que celui qui ferme l'œil en ville risque d'y passer. C'est uniquement sous un arbre qu'il peut se permettre de ronfler. Au sein de la nature, le corps retrouve le sommeil réparateur, et l'esprit des ressources pour se restaurer.

La ville est bâtie sur un paradoxe qui exacerbe les passions des hommes tout en provoquant le tarissement de leurs naturelles potentialités. Dans l'impasse, leur seul devenir est de s'aliéner. Ceux qui errent entre la forêt et la ville échappent à l'impasse sans pour autant vivre en paix. C'est bel et bien le sort du charbonnier. Selon sa femme, certes la ville ne bonifie pas ses imperfections, mais c'est surtout son vrai talent qui va s'émousser. Elle veut le revoir avec ses contes magiques qui éveillent les pensées somnolentes et sa sensibilité qui apaisent les âmes tourmentées. Elle soutient fermement que la ville ne prend à l'homme que ce qu'il veut céder. Elle n'en veut donc ni à la ville ni aux charbonniers. Elle cherche seulement à comprendre pourquoi son homme veut changer.

Les jours s'écoulaient en toute légèreté. La tête de Nadir est en pleine gestation pendant que son cœur attend avec impatience le vendredi pour com-

munier. Aujourd'hui, la police féroce filtre même aux abords de la ville ceux qui veulent entrer. La première porte est carrément bouclée. Nadir, Chahim et certains de leur univers sont reçus comme de dangereux assaillants qu'il faut refouler. Une marée humaine coule vers la porte Ruisselante pour vivre un événement particulier. Le président de la république fraîchement indépendante va parler. Pendant que ses maîtres survolent la terre qui brûle, ils le parachutent pour éteindre l'incendie avant leur retour programmé.

Beaucoup tiennent à le découvrir et à le voir de plus près. Pour Chahim, il n'a certainement pas la tête d'un guerrier. Le raïs a la visage de la ville, au propre et au figuré. La foule acclame celui qui par sa seule langue affirme pouvoir les libérer. Il a, dit-on, horreur de voir le sang, le sien avant tout, couler. Mais c'est bien lui qui livre à la main rouge du colon tous ceux qui veulent se battre pour l'honneur, leur honneur et celui de la terre qui continue depuis toujours à les porter.

Chahim est sidéré. Il voit cet homme qui serre toutes les mains, écoute toutes les louanges, décrypte les sons et tous les tons, sonde le visible et même le latent, se montre accessible, proche, le plus familier des familiers. Il tient à connaître ces bougres, se dit Chahim, non pas pour les reconnaître mais pour les tenir et les domestiquer.

Nadir découvre cette autre façon de communier.

Le discours est celui d'un orateur surdoué. Il excelle dans un arabe classique fort raffiné. Par moments, à sa guise, il alterne avec le dialecte citadin pour abattre les dernières réticences de certains qui écoutent sans se manifester.

Chahim médite longuement cette euphorie d'aveuglement et de naïveté. Il plaint tous ceux qui espèrent avec une profonde sincérité. Il maudit les professionnels de l'illusion qui manient habilement discorde et brutalité. Et il se résigne au constat que les changements en cours ne profitent en rien à l'univers de la forêt. Il doit donc continuer avec les siens à puiser dans leurs propres valeurs le sens de vivre et de la force pour résister. Chahima dédramatise pour dépassionner. Elle redoute que ces nouvelles vagues inquiétantes qui déferlent sur la ville et ses alentours viennent les éclabousser. Elle sait que leur meilleure citadelle n'est pas en béton, en fer et en canons, mais en sagesse et en désirs pacifiés. Les mirages ne peuvent les tromper.

Quand ils songent en revanche à Vivante, ils perdent de l'assurance et ils demeurent inquiets. Le monde des quatre saisons navigue aussi sur des eaux troubles, le plus souvent contraint et forcé. Et les plus vulnérables ne sont pas immunisés. Maintenant Nadir comprend, donc il le sait.

Depuis toujours, Vivante n'ignore pas la dérive de son monde et attend qu'un déluge vienne le purifier. Il y a des jours où elle se demande si Dieu va enfin l'écouter. Comme le quotidien rapte sa tête, c'est dans la tête d'Abkam que sa révolte et sa colère continuent de fermenter.

Heureusement, les premiers secours leur parviennent enfin, à travers le cheminement d'Arif dans l'univers de la forêt.



De tous les horizons qu'ils sillonnent, Vivante a pour le domaine de Vito un attachement particulier. Bien évidemment parce qu'il est le plus proche de sa mère et de son père, donc de son univers sacré. Elle a donc tout son temps pour vider son cœur de tant de douleurs à ceux qui ne demandent qu'à l'entendre pour compatir et réparer. C'est aussi la saison des mariages et d'autres festivités.

C'est à quelques miles seulement de la capitale que se trouve ce splendide verger. La route départage deux immensités vertes de vignes, de la ville jusqu'au moment où elle dépose les valises chez Vito, laissant à un étroit chemin l'ingrat devoir de tracer. On l'appelle la route de l'activité. Et chacun y va de son imagination pour nourrir sa vérité.

Cette fois, Nadir s'y rend surtout pour saisir la réalité. Le monde des quatre saisons se pose pour lui offrir l'accueil mérité. Vivante s'évanouit de bonheur en tant que mère mais elle n'est pas femme à tomber.

Oncle Lumière reste l'enfant qui ne grandit jamais. Sa joie le déborde et ses larmes se mettent à couler. Il voit en Nadir l'homme sur lequel tout le monde veut compter.

Abkam se revoit à l'ombre du géant figuier. Il revoit les regards, les gestes, les silences, les actes d'un monde attentionné. Il sent qu'il est au centre d'une grande préoccupation, mais il n'entend pas de mots qui peuvent la nommer. Il est alors à l'affût du moindre signe non familier. Les sourires sereins de sa mère le rassurent sans qu'ils l'aident à savoir ce dont il est sujet.

Abkam n'ignore pas la place dans son monde du secret partagé. Celui qui le trahit est aussitôt éjecté.

Oncle Lumière est à cet égard le suspect. Il redoute qu'un jour ou l'autre une rumeur mauvaise vienne l'habiller. Si Abkam compte sur lui, c'est parce qu'il n'est pas homme à garder le secret.

La saison s'achève, les hommes et les arbres retrouvent avec joie leur insouciant légèreté. Les caisses en bois laissent leur propre marque sur les crânes rasés. On les entasse maintenant non sans rancœur sous le figuier. Stérile, il devient le refuge des abandonnés. C'est là qu'Oncle Lumière vient s'occuper. Clouer et déclouer. Il aime réparer les caisses car ce n'est pas leur poids à elles qui peut lui peser.

Avec ses feuilles grandes et épaisses, ses branches fusionnelles, son tronc imposant, le figuier s'enracine avec assurance et fermeté. A la fois grand et serviable, il doit son prestige à son appartenance aux arbres sacrés. Mais lorsque la nature se déchaîne, il prend conscience et ne masque plus sa fragilité. Au delà de la nature, ce qui l'impressionne c'est le petit olivier. Planté sur les hauteurs, il tient tête par tous les temps sans capituler. Il hérite d'un don du ciel pour résister. Et il résiste pour pouvoir témoigner. Comme Oncle Lumière, le figuier ne cherche pas à rivaliser. Ils se retrouvent donc souvent dans le même élan naturel d'ombrer.

Abkam avance avec des petits pas dosés. Pour Oncle Lumière, la sieste c'est sacré.

A mi-chemin, il entend une bête ronfler. A son approche, il dévoile son visage et son sourire d'enfant démasque ce qui est derrière la façade affichée. Abkam use de son regard inquisiteur coutumier. La crainte d'Oncle Lumière de perdre son estime a raison de ses efforts pour garder le secret. Il se lance alors dans des paraboles autour de grandir, devenir

un homme et acquérir la maturité. Un sermon qui étonne Abkam de le voir dans un exercice qui lui est étranger. D'habitude, Oncle Lumière est direct, sans mystère futile, sans ombre muette, ce qui d'ailleurs rend ses merveilleux contes singuliers.

Enfin, sa langue se délie sans réticence et avec fluidité. Les mots sont accessibles mais le sens est tout simplement synonyme d'étrangeté. Il est question de le purifier. L'acte fondateur s'opère en un clin d'œil et il peut donner lieu à de longues festivités.

Oncle Lumière éprouve du soulagement, pendant que la fissure guette Abkam tellement il est sidéré. Un moment de silence et d'absence avant qu'il ne boude l'ombre du figuier. Il monte le chemin qui mène à la petite baraque sur une hauteur d'où il survole d'ordinaire les vagues vertes de tout le verger. Cette fois, il n'a pas le cœur à s'émerveiller. Il a besoin du grand air car il a le souffle coupé.

A l'idée d'apprendre qu'il est encore impur et immature, il se sent offensé. Et le pire est que tout le monde le sait.

Il reste là longtemps, comme cloué. Le soleil lui tient compagnie, l'éclaire d'un bain de lumière avant de s'éclipser. Pendant ce temps, Oncle Lumière annonce fièrement à Vivante que l'abcès est vidé. Ils sont comme frère et sœur et se soutiennent avec ténacité. Elle peut faire d'une mouche un éléphant lorsqu'elle estime qu'on lui manque de respect. Comme on entend à travers sa parole celle de Chahim et de Chahima, Oncle Lumière devient son protégé. Dès lors, il est normal qu'il soit son messenger. Et il vole de joie dès qu'il va à la rencontre de l'univers de la forêt.

Vivante veut que son monde s'honore du rite de la circoncision, aussi bien pour s'offrir un peu de bonheur que pour se ressourcer.

Chahim et Chahima comprennent le vœu de leur fille et confient à Oncle Lumière le mouton du sacrifice et un agneau pour l'accompagner.

Pendant quelques jours, ce sont surtout les femmes qui se chargent des préparatifs, l'occasion aussi pour elles de se retrouver.

Derrière les tentes, le ruisseau garde même en période sèche beaucoup d'humidité. Des herbes abondantes et épaisses tapissent ses rives étroites tout le long des arbrisseaux de poiriers. Chaque jour, un rituel se déroule sous le regard bienveillant d'une nature intriguée. Abkam et le mouton nouent une véritable complicité. Il l'entoure d'une attention particulière parce qu'il devine qu'ils ont un destin à partager.

Il lui tend de tendres herbes parfumées. Il lui orne les cornes et le cou de beaux bouquets. De modestes offrandes pour embellir ce qui reste de la vie d'une offrande sacrée. Il le regarde discerner, trier, brouter. Avec délicatesse et sobriété. De temps à autre, il lève la tête et cherche Abkam d'un regard de reconnaissance pour le gratifier.

Comme on célèbre aussi le rite du sacrifice, le rôle du mouton va bien au-delà des besoins de simples festivités. En le sacrifiant, on signifie que c'est l'obéissance à Dieu qui fonde la fonction paternelle et le sens des liens de parenté. C'est cette hiérarchisation symbolique qui catalyse par ailleurs l'accès à la maturité.

Le rite de la circoncision implique lui aussi du sacrifice et il vise à structurer. Ce qui est ainsi acquis

mentalement c'est au prix d'un don de soi en chair, en douleur et en questionnements qui empêchent une tête en émergence de dormir en paix.

Abkam pleure intérieurement le sacrifice d'un complice aussi attachant et aussi familial. Chahima le couve dès son arrivée. Tout d'abord, elle le taquine avec le souvenir de tous les autres moutons, agneaux, lapins et poulets. Ces petits festins qui ne chagrinent personne et qui, bien au contraire, les invitent à se régaler. Puis, elle lui demande sobrement de ne pas s'attrister. Qu'il faut obéir à Dieu dans la joie car il n'exige du sacrifice que pour donner. Abkam reste sans mots, mais comme toujours les mots de Chahima ne peuvent que le rassurer. La forêt est aussi présente avec des dons en paroles pour illuminer l'âme des rites sacrés.



Les hommes ne connaissent pas l'oisiveté. Lorsqu'une saison s'achève, ils ont bien souvent juste le temps de reprendre leur souffle pour accueillir celle qui va succéder. Sauf lorsqu'ils se retrouvent très rarement à deux pas de Chahim et Chahima, à la fin de l'été.

Et voilà qu'aujourd'hui, c'est Nadir qui s'exerce à maintenir le secret. Oncle Lumière est très inquiet. Il refuse de croire que Vivante soit au centre de ce qui se trame à son sujet. Il observe un va-et-vient inhabituel et des regards qui lui portent une attention particulière ce qui les rend encore plus suspects.

Le monde des quatre saisons se nourrit de quelques mystères et n'hésite pas parfois à les entretenir jusqu'à l'excès. Et l'occasion est trop belle pour la

laisser passer. Mais tant que Vivante veille, le silence a toujours son bien-fondé.

Discrète, Vivante traverse à grands pas silencieusement le sommeil du verger. Nadir peine à la suivre tellement il est chargé. Mais il n'ignore pas qu'un tel chemin doit se faire à pied.

Après une longue marche, ils arrivent enfin à point nommé. On les accueille comme les plus proches des familiers. Ayant le même sang, ils ont le devoir de le vivifier. La famille a à sa tête Isam, un patriarche qui partage avec Chahim les mêmes valeurs, rien que les valeurs de la forêt. Avec la venue de Vivante, il est à la fois heureux et honoré. Nadir sent qu'il est scruté. Il a besoin de ces moments pour se connaître, se faire reconnaître et s'affirmer.

Vivante, Isam et sa femme se parlent avec les yeux du consentement pour le même vœu qu'ils ont à formuler. Dans leur univers, on ne fait part d'un vœu qu'en ayant l'assurance qu'il va être exaucé.

Et Vivante de décrire avec tact et nuances, et de prendre appui sur Dieu dès qu'elle veut bonifier. Elle parle d'un homme comme étant l'exemple même de la sobriété. Il Porte à lui seul le plus lourd fardeau du monde des quatre saisons sans gémir et sans tomber. Ses qualités d'homme et de père sont profondes et il faut la présence d'une femme qui partage sa vie pour les exalter.

Nadir assiste pour la première fois à une rencontre où les présents s'assurent pour qu'ils se rassurent que les absents, qui les mandatent, seront heureux de se rencontrer. Un évènement majeur dans la vie d'hommes et de femmes que catalysent des hommes et des femmes et que scelle un pacte sacré.

Nadir cherche désespérément l'absent parmi tous les absents sans parvenir à le distinguer.

C'est pourtant le portrait d'Oncle Lumière que Vivante vient de brosser.

Apparemment, il n'est pas écrit qu'Oncle Lumière va passer le reste de sa vie seul avec sa tête à errer. Il ne perd jamais sa grande famille mais il a une petite famille à gagner.

Isam se lève, le signe que Vivante peut maintenant en parler avec sa fille sous le regard de sa mère pour un avis éclairé. Nadir le rejoint, l'occasion pour lui de s'apercevoir de toute l'étendue verte de cet homme dont les mots sont bien comptés.

Sur le chemin du retour, Vivante se relâche, taquine Nadir avec jovialité. A croire que sa mission est terminée. Dans son univers, le plus dur est de parvenir à comprendre le désir de la femme, car l'homme finit toujours par suivre les yeux fermés. Nadir a du mal à le croire et sa mère ne tient surtout pas à le brusquer. Il faut plus qu'une vie pour saisir le sens des paradoxes qui portent la forêt.

De loin, ils aperçoivent sur l'une des familières hauteurs une familière silhouette qui force leurs mains à s'agiter. Ils savent que c'est dans le regard qu'on décrypte le mieux l'issue de l'attente angoissée. Et ils se rapprochent jusqu'à ce qu'ils se retrouvent de part et d'autre du fossé.

Lorsque Oncle Lumière leur demande s'ils ne reviennent pas de chez Isam, Nadir perd la langue pendant que Vivante lui souhaite la bienvenue dans la maison de l'immunité.

Il reste un instant de marbre, de peur de se fissurer. Il oscille entre la joie qu'on l'accepte et la crainte du

coup de ne pas s'accepter. Mais pour Vivante, ce ne sont que des humeurs naturelles qui ne font que passer. De quoi rendre de la vigueur à un homme que le monde des quatre saisons attend de pied ferme pour le couvrir. Et aussi d'en rire à souhait.

Le mariage d'Oncle Lumière réunit son monde et l'univers de la forêt. Des couleurs, des saveurs, beaucoup de rythmes et énormément de sonorités. La foi, des lois, des contrastes, et certaines frivolités.

Un univers et un monde qui gardent un fond commun avec des visages de plus en plus étrangers.

Oncle Lumière, lui, n'est plus sur terre mais dans la lune de miel avec sa femme bien-aimée. Tous les enfants guettent son retour pour continuer à s'émerveiller. Vivante prévient qu'une famille ce sont des bouches à nourrir dans la réalité. Il y a un temps pour conter et un autre pour assumer. Selon elle, très rares sont les personnes qui peuvent les concilier.

Nadir se demande tout simplement si dans la vie d'une famille naissante il reste à chacun la place pour rêver.

La lune de miel cède rapidement le pas devant un quotidien qui s'annonce surtout poivré et salé.

La femme d'Oncle Lumière doit à son tour courir à la rencontre des saisons et apprendre ainsi à vivre loin de la forêt. Vivante veille discrètement sur elle, riche de son vécu de la séparation, de l'absence et d'un deuil particulier. Lorsqu'on s'éloigne de l'univers de Chahim, de Chahima et d'Isam, on porte pour toujours une nostalgie créative qui opère comme un sein nourricier. Bien des deuils génèrent des situations dépressives et de désespérantes pensées. En revan-

che, le grand chagrin de Vivante se nourrit du deuil de la nature, une promesse d'élan et de vitalité. Les feuilles jaunes ne sont pas des signes mortifères mais la preuve que le cordon vert ne peut être coupé. De tels paradoxes signifiants ne se transmettent pas aisément loin des oliviers. Face au petit prophète, Vivante se demande comment une toile s'éclaire aux yeux d'une émergente sensorialité. Pourtant, beaucoup d'arbres l'entourent, à chaque saison, dans chaque horizon, sans qu'elle s'en inspire forcément car ce n'est pas l'arbre qui fait la forêt. Elle compte donc sur l'hymne de son univers pour vibrer, s'exalter et mater. Il y a dans cet hymne l'assurance que tout souffle de bonheur est commun, à partager.

Vivante et le petit prophète se parlent en silence, dans le secret. Sous le regard bienveillant de la nature, toujours avide de complicité. Elle l'enveloppe de toutes les mélodies qui tissent la toile des liens sacrés. De temps à autre, elle injecte dans ce pot d'argile les airs qu'elle peut composer. Des fragments de sa propre vie qui intègrent la trame de la forêt. Du coup, elle réveille ce qui s'est au fil du temps tassé.

La femme d'Oncle Lumière s'émerveille de ce que Vivante vient lui conter. Ça éveille en elle un fervent désir de maternité.

Oncle Lumière risque de grandir à grandes enjambées.



Aujourd'hui, le monde des quatre saisons veut le temps d'une visite se fondre dans l'univers de la forêt. Aussi bien pour l'air pur que pour bénir les jeunes mariés.

Comme d'habitude, c'est Wassil qui les accueille en premier. Vivante lui tend les mains et les yeux comme un être sacré. Les souvenirs lui reviennent avec des images vivaces qui submergent ses pensées. Petite, elle grimpe sur la plus haute branche et attend patiemment jusqu'à ce que le soleil décide de s'éclipser. Elle veille elle-même à ce que l'heure de la rupture du jeûne soit strictement respectée. Au départ, elle ne peut pas s'abstenir toute une journée. Elle noue, comme elle dit, tous les courts et longs fragments de temps qu'elle peut jeûner. Elle comprend que ce qui compte avant tout c'est l'intentionnalité. Wassil est donc le témoin de ces moments où elle murmure des implorations, des perles pour s'élever.

Mais Vivante n'est pas la seule à ressentir des émotions singulières lors de la rencontre avec l'olivier. On dit que son ombre est morte, il garde donc le secret. C'est un confident, riche en dons pour celui qui cherche à se ressourcer.

Chahima les accueille avec une joie intense qui ne déborde pas sa sérénité. Vivante, quant à elle, a du mal à tenir l'enfant en elle qui veut se lâcher. Chaque coin de l'univers garde la trace de ses pas émergents, ce qui met à rudes épreuves sa fine sensorialité. A un moment, son regard rencontre le kanoune, songeur, sans étincelles pour rayonner. Vivante s'accroupie en signe de reconnaissance et de respect. Elle sait que de tels objets ont ici une place particulière en tant que familiers. C'est bien de la rencontre de ce réceptacle argile et d'un don d'olivier que naît le feu sacré. Une rencontre qui rythme les longues veillées. Elle chauffe les esprits avec ses braises et finit toujours avec ses cendres par les apaiser.

Bien souvent, on pressent et on devine un état d'âme selon que le kanoune est à l'honneur ou qu'il est dans un coin, délaissé.

Lorsque le temps le secoue, on mobilise toute la tête pour le réparer. On n'éjecte pas un familier. La marche de la forêt a besoin de tous les pas pour avancer. Et un pas qui hésite, un pas qui trébuche sont de riches enseignements pour se ressaisir afin de repartir avec plus d'élan et de fiabilité.

Oncle Lumière n'est plus un enfant et pourtant son regard cherche constamment Chahima pour se rassurer. En présence de sa femme, elle s'adresse à lui comme un chef de famille, mais dans son cœur il demeure l'homme des contes de fées. Sa femme observe sans mots, mais avec son permanent sourire discret. Elle est chez elle, bien à son aise dans l'univers de l'implicite, du subtil et de la subjectivité. Elle s'imprègne comme d'habitude des gestes de Chahima pour affronter le monde des quatre saisons où on est contraint de rivaliser. Des gestes immuables qui lui donnent de l'assurance et des perles qui l'incitent à peser avant de parler.

Nadir se met lui-même à l'épreuve pour que les retrouvailles ne soient pas manquées. Il se donne essentiellement pour tâche de permettre à un monde et à un univers qui se questionnent à distance de se revoir de plus près. Ainsi, lorsque Chahim est enfin de retour avec Assil, il rencontre sur son chemin la femme de l'Héritier. Il est donc bien naturel de vider les abcès.

On écoute tout le temps, on entend de temps en temps, on pèse le pour et surtout le contre, on retient ce qui est dit et on s'efforce de n'émettre des doutes sur aucune intentionnalité.

Ce qui compte c'est de purger.

Et lorsque les éclats de rire résonnent dans l'univers,  
c'est le signe que le pot d'argile est encore préservé.  
Alors les voix s'accordent pour que retentisse à  
jamais l'hymne de la forêt.





**Déjà paru :**

***Pot d'argile - « autisme ».***

Mohamed AYARI.  
Editions Association Pot d'Argile.  
ISBN : 2-9521224-5-8, juin 2004.

***Pour une Clinique de la Globalité. D'une lecture restituante et critique des travaux de Antoine PRIORE et ses collaborateurs à l'émergence d'une Médiation pour pacifier la quête du malade dans sa Globalité.***

Mohamed AYARI, Arthur BALANA-CERVERÓ.  
Editions Association Pot d'Argile.  
ISBN : 2-9521224-0-7, décembre 2003.

**A paraître :**

***Sur les traces de l'«Effet PRIORE». Histoire d'une découverte.***

Base de données informatique (deux CDRoms sous Windows) ordonnant et organisant les documents que nous avons photo-numérisés ; documents mis à notre disposition, notamment par le professeur R.PAUTRIZEL : ses écrits et ceux émanant de nombreuses sources (chercheurs et différents intervenants : scientifiques, médecins, institutionnels, décideurs politiques, industriels, médias, associations, fournisseurs,...)

© Éditions Association **Pot d'Argile**, 2006  
<http://perso.wanadoo.fr/asso.potdargile>  
[asso.potdargile@wanadoo.fr](mailto:asso.potdargile@wanadoo.fr)

ISBN : 2-9521224-6-6

Dépôt légal : août 2006.

*Couverture réalisée par l'imprimerie Drouillard.  
Impression des pages intérieures réalisée sur les presses des éditions Bergeret.  
Bordeaux.*

*Achévé d'imprimer en août 2006.*